

SOMMAIRE

Le siège d'Audenarde par Farnèse en 1582
 Les origines de Bruxelles
 Dames de France et d'ailleurs
 En quelques lignes...
 Surnaturalisme
 Le centenaire de « Pan Tadeusz »
 L'année 1812

Léon van der ESSEN
 Vicomte Charles TERLINDEN
 Edmond PILON
 * * *
 Henri MASSIS
 Paul CAZIN
 Adam MICKIEWICZ

La Semaine

Le parlementarisme belge ne « va » plus. Le dernier remaniement ministériel, loin de ranimer la confiance, a plutôt augmenté la crise. Le système marche mal; il ne marcherait plus demain, que personne n'en serait surpris. On a le sentiment que les négociations et les combinaisons électoralistes de l'autre semaine se tiennent à un niveau tellement au-dessous des graves problèmes de l'heure. Le comte de Broqueville a — dit-on — brandi la menace de la dissolution contre les parlementaires qui refuseraient leur appui au nouveau gouvernement. Et puis? Des élections, maintenant? Le mensonge, la surenchère, les passions déchaînées; la question scolaire et « l'âme de l'enfant » jetées dans une lutte portant surtout sur une politique économique et financière, tout cela ne pourrait qu'augmenter le désordre. C'est bien d'agitations partisanes que la Belgique a besoin en ce moment!

La déclaration ministérielle lue mardi dernier aux Chambres n'est qu'une déclaration de plus. Des mots. Le pays attend des actes. Que le Gouvernement gouverne pendant un an — mais ce qui s'appelle *gouverner* — et on le jugera sur les résultats acquis. Mais qu'on en finisse avec le jeu parlementaire. Celui joué par les libéraux depuis trois semaines conduit tout droit à l'enterrement du parlementarisme chez nous. Qui l'eût cru! Les plus parlementaires des parlementaires devenant les fossoyeurs de leur idole!

Oui, Vive la France, c'est entendu, mais les Wallons qui manifestent à Waterloo — avec un sens de l'histoire plus que discutable — comme d'ailleurs ceux qui ne perdent pas une occasion d'afficher une francophilie sans nuances, rendent à la Belgique et à la Wallonie un bien mauvais service. La culture française, la langue française, le charme français, tout ce qui fait la bienfaisance de l'influence française chez nous, influence profonde à laquelle n'est comparable celle d'aucune autre nation, sont une chose; la politique économique française en est une autre. Or, cette politique n'est pas toujours très aimable pour les « chers amis belges » qui se sont pourtant fait tuer en 1914 pour couvrir la France. On nous aime bien, outre-Quévrain, on nous couvre de compliments, de fleurs et de décorations, mais on contribue à nous affamer. On ferme la France aux produits de notre travail. L'égoïsme national est malheureusement une des règles du jeu politique. Aussi reprochons-nous moins à la France de le jouer, qu'aux francophiles belges de faciliter ce jeu et de se faire les complices d'une politique dont ils sont les premières victimes. L'Académie française annonce dans le monde entier qu'elle attribue un de ses prix les plus recherchés au livre qui célèbre l'effort belge pendant la guerre. Le même jour, un nouveau contingentement français réduit au chômage un millier d'ouvriers belges de l'industrie du livre! La France sait trop qu'elle peut compter sur les sentiments francophiles des Belges en général et des Wallons en particulier. Elle entretient d'ailleurs soigneusement cette sentimentalité profrançaise. Cela lui coûte bien moins que ne lui coûterait une politique belge qui saurait se montrer énergique et qui monnayerait les grands services militaires que la Belgique a rendus et peut rendre encore à la France...

Quel dommage que l'auteur de l'article « Le Désarmement et la Sécurité de la Belgique », publié dans le dernier numéro de la *Revue générale* n'ait pas osé se faire connaître! Elles sont bien savoureuses, ces quelques pages, et si la matière traitée n'était aussi angoissante, on se laisserait volontiers aller à une critique d'ailleurs facile et à une raillerie dont elles ne fournissent que trop d'occasions.

Le morceau est composé à la gloire du Premier Ministre et de la « brève déclaration sur le désarmement » qu'il fit au Sénat le 6 mars dernier, discours qualifié « d'événement le plus notoire de notre politique extérieure ». Discours tapageur en effet, mais dont il faut bien avouer que l'effet fut plutôt nul, nul sur l'Allemagne, nul sur la France, nul sur l'Angleterre... Il paraît que ce discours ne voulait que souligner le fait du réarmement allemand, « fait qui justifie pour la Belgique l'octroi de garanties compensatoires ». Et nous qui pensions que le dit discours avait surtout pour effet de... blâmer la politique française!...

« La conclusion du débat — écrit notre auteur anonyme — fut qu'on a le choix entre deux politiques : ou bien accepter une convention qui, en prévenant la course aux armements, diminuerait les chances de guerre. Cette convention ajoutée aux concours promis par le Pacte de Locarno, nous donnerait une sécurité raisonnable.

Ou bien refuser de souscrire aux conditions d'une convention. Dès lors, l'Allemagne réarme librement; les chances d'un conflit augmentent; le concours de l'Italie et peut-être même celui de l'Angleterre deviennent moins certains. »

Pas moyen de s'y méprendre pourtant; c'est bien la France qui est visée. Mais, cette *convention* dont on parle ainsi à la légère, quand donc l'Allemagne en a-t-elle accepté le principe? Pareille convention postulerait évidemment un contrôle. Qu'a fait l'Allemagne pour donner l'impression qu'elle accepterait le contrôle et qu'elle se conformerait à ses décisions?

« L'Allemagne réarme librement » : mais voilà quinze ans qu'elle réarme, malgré les conventions les plus solennelles. Rien de plus facile, pour la dite Allemagne, de rassurer la France et l'Europe. Au contraire, elle se plaît à exagérer le danger qu'elle constitue pour la France. Alors, comment raisonnablement exiger de cette France qu'elle compromette sa sécurité pour la conversion hypothétique d'une Allemagne qui n'a témoigné d'aucune disposition conciliante?

C'est très joli de parler de *convention*, mais jusqu'à présent rien n'autorise à penser que la Prusse — dont notre auteur ne parle évidemment pas — *veut* une pareille convention.

* * *

Mais alors que faire, dit-on. Tout, sauf désarmer!

La course aux armements? Elle ne sera évitée que si l'Allemagne le veut bien. Aucune convention n'a empêché l'Allemagne de réarmer. Aucune convention n'empêchera l'Allemagne d'armer librement. Elle s'est ruinée une nouvelle fois, surtout en dépenses militaires. Puisqu'une guerre préventive est impossible, il n'y a qu'à subir le *fait*, quitte à se prémunir de son mieux. La France renforce ses défenses, tant mieux pour elle et... pour nous. L'Angle-

terre va faire de même. Tant mieux encore. Les marchands de canons y trouveront leur profit, hélas! mais la civilisation occidentale y trouvera un profit plus grand encore.

* * *

Voici la perle de cet article que nous analysons ici :

Le premier émoi passé, après que d'amples explications eurent été données aux groupes parlementaires et aux commissions, le Gouvernement reçut l'adhésion franche de la majorité. Le Sénat conclut le débat par le vote d'un ordre du jour qu'on aurait pu souhaiter plus précis mais qui dit bien cependant ce qui devait être dit; pas de course aux armements, pas de concours au réarmement de l'Allemagne, nouvelles garanties de sécurité.

Or, la vérité historique est que l'ordre du jour du Sénat, accepté par le Gouvernement, disait très exactement le contraire de ce qu'avait dit le Premier Ministre, puisqu'il « invitait le Gouvernement à ne s'associer à aucune politique qui aurait pour effet de permettre à l'Allemagne de réarmer »...

* * *

L'article contient une suggestion intéressante. Il propose des conversations avec l'état-major anglais pour convenir du plan de l'éventuelle intervention britannique.

Quel ne serait pas le prix de cet accord militaire pour notre sécurité! Croit-on que l'Allemagne, à supposer même qu'elle ait réarmé librement, oserait violer les frontières belge et française, si elle avait la certitude que les forces de l'Empire britannique sont prêtes à intervenir, que leur plan de débarquement est arrêté, que leurs positions militaires sont prévues? Croit-on vraiment qu'un pareil atout ne vaille pas toutes les clauses que nous sommes impuissants à faire revivre?

Suggestion d'autant plus opportune qu'il a été affirmé, depuis, que le général Weygand, actuellement à Londres, y examinerait une « idée » britannique « selon laquelle toutes les nations européennes, l'Allemagne comprise, s'engageraient à respecter la neutralité de la Belgique et de la Hollande ». Si la Grande-Bretagne imposait pareille garantie, elle sauverait la paix, elle abandonnerait, enfin!, cette politique de l'autruche dont l'accusait dernièrement notre collaborateur et ami Hilaire Belloc.

Nous aimons beaucoup les jeunes, nous les aimons jusqu'à oser leur dire des vérités désagréables. On les a trop flattés depuis dix ans. On leur a rendu le très mauvais service de les exalter outre mesure. Certains professeurs, loin de les diriger et de les contenir, ne les ont que trop encouragés à se croire investis d'on ne sait quelle mission extraordinaire, propre à notre temps. Les problèmes actuels seraient tels que l'enthousiasme et l'imagination des jeunes seraient, seuls, capables de les résoudre. « Ce culte de la jeunesse est aujourd'hui l'un des plus absurdes et des plus nuisibles », dit avec infiniment de raison, M. Étienne Gilson, professeur au Collège de France, dans sa dernière chronique à *Sept* (l'hebdomadaire des Dominicains français) :

Il ne serait pas sans intérêt — écrit-il — de chercher par suite de quel primitivisme on en est venu à cette illusion curieuse, qui nous fait attendre des moins de vingt ans le mot d'ordre de notre vie. A quel point cela est ridicule, on le voit bien aux surenchères qui sont l'essence du système; car si ce sont les Jeunes qui détiennent la vérité, on ne sera jamais trop jeune, et vingt ans même nous sembleront vite un vieil âge. Pourquoi pas quinze? Pourquoi pas dix? Un jeune trouve toujours un plus jeune qu'il admire et il n'y a aucune raison de s'arrêter. De là les querelles dont ces intéressants personnages remplissent leurs Revues et leurs Journaux.

Ce ne serait pourtant que demi-mal, et ce n'est pas nous qui sommes à plaindre, ce sont eux. Nous ne sommes que ridicules et à blâmer. Ce sont des enfants mal élevés, et d'être mal élevé est le dernier reproche qu'un père devrait adresser à son fils. L'abdication totale des adultes devant l'enfant est un des phénomènes les plus étranges dont notre

temps soit le témoin, et l'on ne dira jamais assez quel mal il a fait aux enfants, plus encore qu'aux adultes. Nous lui devons des générations d'aigris, de vieux qui n'auront jamais été jeunes et qui, par conséquent, ne sauront même pas vieillir.

Qu'est-ce qu'un jeune? C'est quelqu'un qui fait son métier de jeune, c'est-à-dire qui se prépare à être un adulte. Trente ans de vie cachée, trois ans de vie publique, c'est une bonne formule; il n'en a pas fallu davantage pour sauver le monde. Aujourd'hui, on ne veut plus de vies cachées; c'est pourquoi tant de vies publiques ne sont que de lamentables faillites. Un fruit qui mûrit au printemps pourrit en été; on ne les trouvera pas à la récolte de l'automne. Demander à un jeune homme de vingt ans de penser comme s'il en avait quarante, c'est lui demander de renoncer à ses vingt ans et le condamner à n'en avoir jamais quarante. L'échec auquel on l'accule, qui n'est que celui d'une absurde gageure, sera toujours pour lui l'échec de toute sa vie; il se condamnera comme stérile, pour n'avoir pas attendu le temps de porter son fruit. Ainsi, sous prétexte des égards dus à la jeunesse, nous oublions le premier de tous, qui est de respecter en elle la jeunesse, et le culte que nous vouons aux Jeunes, consiste à les traiter comme des vieux.

* * *

Que nos éducateurs méditent ces lignes! Oui, les adultes abdiquent trop facilement devant l'enfant. L'étudiant se croit tout permis. Il critique tout, tranche tout, a un avis définitif sur tout, découvre tout. Ce ne serait que comique si cette déformation ne compromettrait l'avenir de centaines de jeunes intellectuels.

L'*Avant-Garde*, le journal étudiant de Louvain, qui de notre temps était réellement un journal étudiant, peut — en cette matière — servir d'exemple. Ces bons jeunes gens, dont le devoir d'état est d'étudier, vous tranchent chaque matin, les problèmes les plus ardu de la politique, de la sociologie et de la religion. C'est vraiment très drôle. Cet « organe officiel des étudiants de Louvain » — ce qui est déjà une jolie plaisanterie — vient de suspendre sa publication parce que « les examens sont proches, rien que trois semaines nous en séparent, il est temps, nous semble-t-il, d'y songer ». Et dire que « ne craignant que Dieu, avec conviction et sans impréparation (*sic!*) l'*Avant-Garde* a défendu avec intrépidité le programme du catholicisme intégral »!

Ah! ils endossent une responsabilité bien lourde les guides de cette jeunesse qui la laissent ainsi s'égarer et se déformer et qui n'osent pas, par souci de popularité ou par insouciance, traiter les jeunes comme des jeunes.

* * *

On n'en finirait pas évidemment de souligner les contradictions et les erreurs de ces étudiants. Nous nous étions permis de relever ici le titre d'un article de l'*Avant-Garde* affirmant que « la morale catholique n'a aucune excuse pour la violence ». Singulier catholicisme — ajoutons-nous — que celui qui diminue et dévirilise... L'*Avant-Garde* ne fut pas contente. Mais dans le même numéro où, en première page, elle nous prend à partie pour avoir insinué qu'elle avait dit une grosse sottise, on pouvait lire en troisième page ces lignes qui formaient la conclusion d'un article dont M. Étienne de la Vallée Poussin a dit, dans le *XX^e Siècle*, « qu'il était plein de démagogie, mais bourré d'inexactitudes et de dissertations économique-sociales mal digérées » :

Aussi nous estimons anti-économique, autant qu'anti-sociale, toute manœuvre qui aurait pour effet de réduire la capacité d'achat des petits revenus.

Si malgré tout, celle-ci devait trouver crédit auprès des dirigeants, nous n'aurions qu'un seul conseil à donner à la masse : descendre dans la rue, car l'émeute se justifierait contre une autorité qui aurait à la légère, et dans des buts intéressés, sacrifié la vie de tout un peuple.

Ainsi donc, la morale catholique n'a aucune excuse pour la violence, mais le journal qui l'affirme et qui « défend avec intrépidité le programme du catholicisme intégral » ne craint pas de conseiller l'émeute, c'est-à-dire le recours à la violence!

Le siège d'Audenarde

par Farnèse en 1582

Au mois d'avril 1582 les forces des armées en présence étaient à peu près les mêmes. Alexandre Farnèse disposait de 1,500 hommes de cavalerie légère, composée d'Italiens, d'Albanais et de gens du pays, et de 8,000 fantassins wallons et allemands. L'armée des États n'était pas supérieure, mais le duc d'Alençon, qui avait prêté solennellement à Anvers le serment de Joyeuse Entrée comme duc de Brabant, s'efforçait d'en augmenter l'effectif en lui amenant l'appui de troupes françaises.

En attendant les *tercios* espagnols d'Italie, le prince de Parme voulut tenter quelque entreprise. Le conseil de guerre décida d'entreprendre le siège d'Audenarde. Il semblait nécessaire de s'en emparer pour mieux garantir les provinces réconciliées contre les incursions des rebelles. De plus, la ville étant située sur l'Escaut, comme Tournai, le fait de son occupation répondrait à l'un des points du grand plan de Farnèse, qui envisageait l'établissement sur les fleuves et les rivières de postes fortifiés destinés à interrompre le trafic et à affamer les adversaires. Audenarde était d'ailleurs une étape sur la route de Gand.

D'autre part, on savait qu'elle ne pourrait résister longtemps. Bien renseigné par ses espions, Farnèse n'ignorait pas qu'il ne s'y trouvait que cinq compagnies d'infanterie appuyées par quelque 300 hommes des milices bourgeoises (1). De plus, en combinant ses plans d'attaque, le prince de Parme choisissait toujours de préférence des endroits où l'on pouvait facilement et rapidement transporter les munitions et l'artillerie de siège. C'était le cas pour Audenarde : de Mons, de Valenciennes, de Douai, les canons pouvaient être amenés par voie d'eau, circonstance favorable pour une armée qui, comme celle de Farnèse, ne possédait pas la quantité de chevaux de trait nécessaire.

Enfin, Audenarde était la ville où Marguerite de Parme était née, circonstance qui influa aussi sur la décision de Farnèse de s'en emparer.

Aussitôt l'entreprise décidée, le prince de Parme prit toutes ses dispositions pour l'exécuter. Déjà à la fin de février, on signalait de Flandre à Walsingham que l'ennemi passait soigneusement ses troupes en revue dans toutes les places où il y avait des réserves disponibles et que les soldats avaient reçu leur solde ; que, à Tournai, on avait chargé sur des barques de grande dimension les pièces de siège qui avaient servi à la prise de cette ville, et l'artillerie qui se trouvait à Courtrai, à Lille et à Armentières ; que de grandes quantités de matériel d'assaut, échelles, fascines, cordes et de munitions avaient été préparées ; qu'on avait fabriqué un certain nombre de barques de petites dimensions. L'agent anglais Stokes

(1) Le 6 décembre 1581 le prince d'Orange avait envoyé au Magistrat de Gand une lettre pour se plaindre de ce que les bourgeois d'Audenarde ne voulaient laisser entrer en ville une plus grande garnison : « Je crains, disait-il, qu'ils n'attirent l'ennemi à les assiéger, quand il verra qu'ils font si bon marché de leur ville, laquelle ne se peut défendre que par nombre de gens de guerre, et m'assure que si l'ennemy la voioit bien fournie que jamais ne l'oseroit l'assaillir ». (TH. JUSTE, *Guillaume le Taciturne*, p. 305, note 2).

exprimait sa conviction que Farnèse préparait un coup contre Audenarde ou Ypres, mais que d'autres indices semblaient aussi laisser supposer que Menin était menacée.

Peu de jours après, William Harle avertissait Leicester que de Luxembourg, de Namur, de Maestricht, toutes les forces disponibles se dirigeaient vers un camp établi à Iseghem et qu'à Courtrai étaient arrivés 42 chariots chargés de boulets de fer pour l'artillerie.

Cependant, de son côté, l'ennemi ne restait pas inactif. A la fin de mars, la garnison française de Cambrai avait détaché quelques compagnies qui réussirent à s'emparer de Lens, par surprise. Farnèse, voulant empêcher ses adversaires de mettre en danger la sécurité de l'Artois, y envoya le marquis de Richebourg, avec l'ordre de reprendre la ville. La place se rendit aux troupes royales le 5 avril. Deux jours après, un fort parti de soldats français, 2,000 fantassins et 300 cavaliers, poussèrent une pointe jusque Gembloux et Namur : sachant que M. de Berlaymont, le gouverneur de cette dernière ville, était absent, ils essayèrent d'escalader les remparts de la place. Ils furent repoussés. Ce coup de main provoqua une panique : Marguerite de Parme, en effet, se trouvait encore à Namur, souffrant d'une crise aiguë de goutte, et l'on avait pu craindre un instant qu'elle ne tombât aux mains de l'ennemi.

Les troupes des États furent plus heureuses à Alost. Le prince de Parme, ayant appris que cette ville était dépourvue des vivres nécessaires et qu'elle était continuellement assaillie par des partis ennemis, avait décidé d'y envoyer comme renfort M. de Rasseghien, grand bailli d'Alost, avec un régiment de Wallons du baron d'Aubigny, deux autres compagnies wallonnes de Carondelet et Olivier, la compagnie d'hommes d'armes du comte de Lalaing, de la cavalerie légère et des arquebusiers à cheval. Malgré la surveillance exercée par les troupes ennemies, qui s'étaient groupées dans ce but aux confins du Hainaut, Rasseghien parvint à introduire à Alost une partie de ses soldats. Mais l'adversaire avait réussi à nouer des intelligences dans la place et le 23 avril, il s'empara de celle-ci à la suite d'un coup de main. La ville fut livrée au sac et un butin considérable fut fait, plusieurs familles catholiques des environs s'étant réfugiées à Alost avec toutes leurs richesses.

Une autre attaque ennemie, dirigée contre Tirlemont, n'eut, par contre, aucun succès.

Ces coups de main avaient pour but d'énerver et de diviser la petite armée de Farnèse, avant que les renforts espagnols ne fussent arrivés d'Italie.

Le prince de Parme n'ignorait d'ailleurs pas que le duc d'Anjou faisait de grandes levées en France et en Allemagne pour renforcer son armée. Voulant montrer que la prudence seule avait inspiré jusque-là son inactivité et qu'il était loin d'être désarmé, Farnèse résolut de ne plus tarder le siège d'Audenarde. Il partit de Tournai à la fin d'avril. Il venait de recevoir d'Espagne une somme

de 150,000 écus, ce qui lui avait permis de payer une partie de la solde due aux soldats et de compléter ses approvisionnements. Il n'attendait plus que les sapeurs qu'il avait fait recruter en Bohême.

Pour tromper l'ennemi, le prince de Parme ordonna au marquis de Richebourg de se mettre en marche avec toute la cavalerie et il le fit suivre par l'artillerie : l'objectif de l'attaque, disait-il, était Menin. Cependant Richebourg avait des ordres secrets, qui lui prescrivaient de changer de route à un point donné, et de se diriger en toute hâte sur Audenarde. Avertis par les espions que l'armée royale allait les assaillir, les gens de Menin demandèrent du secours aux villes voisines. Trois compagnies d'infanterie sortirent d'Audenarde et marchèrent en hâte vers la ville menacée. Comme Farnèse l'avait prévu, elles rencontrèrent en route les soldats de Rochebourg et furent culbutées. Ce qui parvint à se soustraire au massacre se réfugia à Menin. De la sorte, la garnison d'Audenarde, déjà si faible, fut encore diminuée grâce au piège tendu par le prince de Parme.

Conformément à sa tactique habituelle, Alexandre Farnèse avait envoyé en avant toute sa cavalerie pour occuper la région entourant Audenarde, rabattre sur la place les populations rurales, augmenter ainsi, pour les assiégés, le nombre de bouches à nourrir, et s'emparer des faubourgs et des positions favorables. Ce mouvement de cavalerie devait aussi empêcher l'entrée de tout secours dans la ville menacée.

Mais, informés des intentions de l'ennemi, les défenseurs d'Audenarde s'étaient empressés d'incendier les faubourgs et les villages situés dans les environs.

Après avoir fait envoyer de Tournai, par l'Escaut, l'artillerie, les munitions, les fascines et le bois nécessaires pour les travaux du siège, ainsi que les tentes qui devaient l'abriter, lui et sa maison, le prince de Parme arriva devant la ville le 8 mai, par une bourrasque qui avait transformé le terrain en un véritable bournier. Le même jour, il voulut inspecter en personne les quartiers que ses soldats avaient déjà installés sur les deux rives de l'Escaut.

Le lendemain, il alla reconnaître la place. Audenarde était bien pourvue de défenses. L'Escaut qui, passant par le milieu de l'agglomération, sépare la ville proprement dite du quartier de Pamel, était pourvu d'un système d'écluses qui permettait de mettre sous eau les campagnes environnantes. La Noue avait naguère fait entreprendre de grands travaux pour rendre la place imprenable : il avait fait restaurer le mur d'enceinte et les retraites et avait fait élever sur le fossé sept ravelins. Il avait, croyait-il, rendu ainsi la ville si forte, qu'il l'appelait « sa petite Rochelle ». Cependant, à l'est, du côté de Pamel, se dressait une colline, le *Kersclaarberg*, qui pouvait offrir des avantages aux assiégeants. En y plaçant de l'artillerie, ils pouvaient de là bombarder l'agglomération et gêner considérablement le rôle de la défense.

Lorsque La Noue, alors prisonnier au château de Limbourg, apprit que le prince de Parme se disposait à attaquer Audenarde, il lui écrivit une lettre, datée du 11 mai 1582, pour l'avertir qu'elle était inexpugnable et que, s'il s'obstinait, il courrait le risque d'y perdre sa réputation de grand capitaine.

Alexandre Farnèse ne se laissa aucunement influencer par cette missive du capitaine huguenot. Cependant, il put, dès le premier moment, se rendre compte que l'entreprise ne serait pas facile. Le gouverneur de la ville, Frédéric van der Borcht, faisant manœuvrer le système des écluses, avait provoqué autour de la place, dans la direction de Tournai, une inondation considérable, au point que, sur une étendue de plus d'un mille, tout accès était devenu impossible. De plus, les soldats wallons que Farnèse avait avec lui, et qui s'étaient conduits si mollement au siège de Tournai, ne lui inspiraient pas grande confiance. Les troupes allemandes, qui réclamaient des arriérés de solde, étaient prêtes à se mutiner et le prince sentait qu'il ne les avait plus en main. Enfin, du côté

de Gand se dressait la menace des troupes d'Alençon, qui se trouvaient, entre cette ville et Audenarde, en quantité assez considérable. On les estimait, dans l'entourage du prince de Parme, fortes de 10,000 fantassins et de 2,000 cavaliers. En réalité, ces troupes n'étaient pas si nombreuses, mais leur présence n'en constituait pas moins un danger pour celui qui entreprenait d'assiéger Audenarde. Aussi, le prince de Parme prit-il toutes les précautions nécessaires pour empêcher l'adversaire de surprendre son camp et d'essayer de porter secours aux assiégés. Du côté de la colline de Pamel, il avait fait planter son pavillon et les tentes qui devaient abriter les gens de sa maison; tout près de lui, il avait logé, pour mieux pouvoir les surveiller, deux régiments d'Allemands. En face, près de l'Escaut, fut établi le quartier du baron du Montigny et du régiment wallon de celui-ci. Dans la direction de Gand, Farnèse fit camper les deux autres régiments wallons et deux régiments d'Allemands. Non loin de là, et dans la même région, s'était installé le marquis de Richebourg avec la cavalerie. Le prince visita tout particulièrement ce quartier, et y fit doubler les postes et les corps de garde, pour éviter toute surprise de la part des soldats d'Anjou. Il ordonna aussi à Richebourg de faire battre continuellement par ses cavaliers la campagne et les routes vers Gand et d'attaquer immédiatement tout parti ennemi qui s'y montrerait.

Pour le creusement des tranchées et l'établissement des lignes de circonvallation, Farnèse rencontra de plus les difficultés qui l'avaient si souvent assailli. Les sapeurs recrutés en Bohême n'étaient pas encore arrivés et il fallut, une fois de plus faire appel au dévouement des soldats et leur promettre des récompenses pour les amener à exécuter ce travail qui leur répugnait tant. La besogne était d'ailleurs rendue plus difficile par suite des inondations provoquées par les assiégés, par les fréquentes sorties de ceux-ci et par la pluie et les bourrasques de ce printemps peu favorable.

Pour faciliter les opérations du siège et rendre plus rapides les communications entre les divers groupes de son armée, Farnèse fit construire sur l'Escaut, du côté de Gand, deux ponts solidement bastionnés, qu'il garnit en outre d'une bonne garde. Du côté opposé, dans la direction de Tournai, où s'étendait la nappe des inondations, il lança sur l'eau une demi-douzaine de barques armées, qui patrouillèrent sans répit le long des deux rives de l'Escaut.

* * *

Toutes ces dispositions étant prises, le prince convoqua son conseil de guerre, et interrogea ses ingénieurs et un certain nombre de gens du pays pour savoir de quel côté il serait le plus facile et le plus avantageux d'attaquer la ville. On résolut de s'en prendre d'abord au ravelin qui regardait vers l'est, et qui faisait face à la colline où se trouvait le quartier général de Farnèse.

Les tranchées furent donc ouvertes dans cette direction et conduites jusqu'au bord du fossé défendant le ravelin, afin de pouvoir y amener les pièces d'artillerie nécessaires pour bombarder l'ouvrage. Cependant, lorsque les sapeurs eurent atteint ce fossé, ils constatèrent qu'il était beaucoup plus large et plus profond qu'on ne se l'était imaginé. Les eaux charriées par la manœuvre d'inondation avait élargi considérablement l'obstacle et la pluie torrentielle qui tombait depuis plusieurs jours avait produit un effet analogue. Les sapeurs ne purent songer un instant à combler le fossé, la violence du courant emportant immédiatement les charges de terre qu'on y avait jetées. Les ingénieurs militaires imaginèrent alors de fabriquer des pontons, au moyen de planchers couchés sur des futailles vides, mais on ne parvint pas à les rendre suffisamment longs pour couvrir la largeur du fossé; le courant les emporta tout de suite et l'artillerie des assiégés les fracassa.

Il fallut songer à porter l'attaque d'un autre côté. Pendant que

deux coulevrines, qu'il avait fait établir à mi-hauteur de la colline de Pamel, continuaient à tirer sur la ville, à endommager les maisons et à balayer de leur feu toute la courtine, rendant très pénible aux assiégés la défense de celle-ci, le prince eut une consultation avec La Motte, qui dirigeait l'artillerie. A eux deux, pendant la nuit, ils firent le tour de la place, pour tâcher de découvrir l'endroit le plus vulnérable : reconnaissance qui ne fut pas sans danger, car continuellement des centaines de coups d'arquebuse, tirés au hasard dans l'obscurité, envoyaient des balles dans toutes les directions.

Le prince de Parme décida de porter l'attaque contre un ravelin, situé du côté opposé à celui qu'on avait essayé de prendre, à l'ouest, devant la porte menant vers Gand. Ce plan n'eut pas l'agrément de La Motte, qui le jugea trop difficile à exécuter. Sans entamer une discussion qu'il jugeait inutile et dangereuse, le prince tint à son idée et s'empessa de la réaliser.

Pour atteindre le terrain où se dressait le ravelin qui défendait la porte de Gand, il fallait passer un ruisseau qui coulait à cet endroit, et qui était considérablement enflé par les pluies. Un pont permettait de traverser ce ruisseau, mais il était, cela se conçoit, levé et gardé par un fort contingent ennemi.

Le prince de Parme commença par faire creuser des tranchées dans la direction du pont, de façon à atteindre la rive du ruisseau et tenter d'en faire le passage. Pour ne pas éveiller l'attention des ennemis, ces tranchées se firent, partie par partie, pendant la nuit, et dès que l'aube apparaissait on les couvrait de branches d'arbres et de fascines, pour les rendre invisibles aux assiégeants. Comme, en même temps les soldats de Farnèse, pour donner le change, amassaient au bord du ruisseau une grande quantité de fascines, les défenseurs s'imaginèrent qu'on avait l'intention de les jeter dans l'eau pour assécher le fossé et passer ainsi. Aussi, se moquant de la naïveté des ennemis, ils ne troublèrent en rien cette besogne.

Bien plus, dans le but de protéger l'attaque qu'il allait faire contre le ravelin de la porte de Gand, le prince de Parme fit enlever la plupart des pièces d'artillerie qu'il avait d'abord placées, au nombre de 32, devant le ravelin du côté de Pamel. Comme les barques de transport devaient suivre d'abord pendant quelque temps le cours de l'Escaut qui se dirige vers Tournai, les assiégés s'imaginèrent que l'artillerie était renvoyée vers cette ville et que l'ennemi allait lever le siège. Leur confiance s'en accrut et ils se firent une joie de se moquer des sentinelles espagnoles, leur criant que « si elles se rendaient, elles seraient très bien traitées ».

Mais aussitôt ils déchantèrent. En effet, du côté du pont ou de la barbacane à conquérir, Farnèse avait fait conduire, par chariot, quantité de petites barques. Celles-ci furent descendues dans le ruisseau qui défendait l'ouvrage, rangées l'une à côté de l'autre, et couvertes d'un plancher. Puis un fort contingent de soldats espagnols se lança sur ce passage et emporta la barbacane.

Les assiégeants pouvaient occuper à présent le terrain s'étendant derrière ce pont et qui précédait le ravelin de la porte de Gand. Bientôt, l'artillerie apparut en cet endroit et vint se poster près du fossé de cet ouvrage de défense, derrière des gabions et des boucliers de fascines qui y avaient été rapidement préparés. Les canons de Farnèse tenaient maintenant sous leur feu les saillants du ravelin, les tourelles qui le flanquaient et la plate-forme qui le dominait.

Le bombardement commença et se poursuivit pendant deux jours.

C'est pendant cette action d'artillerie que le prince de Parme, qui continuait, malgré les conseils et les supplications répétées de Philippe II, à s'exposer comme un simple soldat, faillit être tué à la suite d'un accident banal. Pour se rapprocher des Allemands, établis devant la porte de Gand, et dont il redoutait le mauvais vouloir et l'indiscipline prête à éclater, Farnèse était venu s'installer

dans une tranchée près du fossé de la ville. Il avait laissé à son quartier général de la colline de Pamel la plus grande partie de ses officiers et les gens de sa maison et n'avait pris avec lui qu'un petit nombre de compagnons. Dans la tranchée même, il avait fait placer une nappe sur quelques tambours et, sur cette table improvisée, s'appropriait à prendre son repas. L'artillerie qui bombardait le ravelin de la porte de Gand se trouvait à quelque distance derrière la tranchée où se tenait le prince.

Soudain, pendant le déjeuner, un des canonniers, qui était ivre, visa si mal que le boulet tiré par sa pièce vint tomber en plein au milieu du groupe formé par Farnèse et ses officiers. Le prince et ses compagnons furent couverts de terre et de toutes sortes d'ordures. Le boulet de canon avait enlevé la tête de Lamoral de Licques, fils du baron de Licques, capitaine d'infanterie wallonne; il avait emporté la moitié du visage du prévôt de la garde allemande du prince; il avait tué et blessé encore d'autres officiers. La table fut couverte de débris de cervelle et de sang. Mais le prince de Parme ne s'émut pas pour si peu : il continua à déjeuner tranquillement. Il fit emporter les morts et donner les soins nécessaires aux blessés, et refusa obstinément de quitter cet endroit dangereux. Le bombardier imprudent fut arrêté et interrogé par l'auditeur général; il prétendit que la poudre employée était de mauvaise qualité et que, lors de la déflagration, elle avait fait dévier le projectile. Le prince de Parme accepta cette explication, quoique des témoins eussent affirmé que le soldat coupable était pris de boisson, et il fit mettre le canonnier en liberté. C'est en vain que l'auditeur général et le maître de camp du *tercio* auquel il appartenait réclamèrent sa mise à mort.

Pendant ce temps, l'artillerie continuait à tirer sur le ravelin et plus spécialement sur la gorge qui reliait cet ouvrage aux remparts de la ville, afin d'empêcher que les défenseurs pussent recevoir du secours de ce côté.

Lorsque le ravelin eut été suffisamment endommagé, les soldats de Farnèse l'attaquèrent et parvinrent, non sans difficulté, à s'en rendre maîtres. L'accès au ravelin avait été préparé par l'expédition courageuse de quatre soldats italiens, qui offrirent d'aller en saper les murs à la vue des ennemis. S'acheminant par une étroite languette de terre qui affleurait au niveau de l'eau et qui était le seul moyen d'accès à l'ouvrage qu'on voulait prendre, ces soldats, armés d'arquebuses, d'épées, de boucliers, de poignards et de hoyaux, et se protégeant tant bien que mal par des fascines contre le tir que les assiégés dirigeaient sur eux des remparts, parvinrent au ravelin. Ils réussirent à y pratiquer des ouvertures. Au moyen de la terre rejetée des brèches ainsi faites, ils préparèrent en même temps un passage à travers le fossé pour l'infanterie qui devait aller à l'assaut.

Un de ces héros, Ottavio de Voghera, fut tué. Fidèle à son habitude, Farnèse lui fit faire des funérailles solennelles, auxquelles il assista avec sa Cour et avec tous ses officiers. Les trois survivants furent royalement récompensés et nommés respectivement capitaine, sergent et enseigne d'une compagnie wallonne.

* * *

Ce fut alors que la mutinerie des Allemands que Farnèse redoutait depuis le début du siège, éclata soudain. Ils refusèrent de servir et se retranchèrent dans leur quartier. Transporté de fureur, le prince sauta à cheval et, sans armes, galopa vers le quartier des mutins. Ses traits, d'ordinaire si calmes, étaient altérés par l'indignation et ses yeux jetaient des éclairs. En voyant arriver leur chef, seul et sans escorte, les soldats révoltés, d'un seul mouvement, abaissèrent leurs piques et leurs arquebuses contre lui. Le moment était tragique et une seconde d'hésitation pouvait provoquer un désastre. Sans la moindre crainte, le prince

de Parme éperonna son cheval et se précipita, écartant les armes dressées contre lui. Comme il parlait bien la langue allemande, il injuria les mutins, les traitant d'infâmes et de traîtres et leur prodiguant toutes les insultes du répertoire militaire de ce temps. Puis, fonçant soudain sur un des principaux séditieux, avec la force herculéenne dont il disposait, il le saisit par le gorgerin et, faisant caracoler son cheval, l'entraîna derrière lui. En même temps, il jeta l'ordre de le suivre au soldat qui portait l'enseigne colonelle. L'officier obéit, et aussitôt, conformément à la tradition militaire qui voulait que, dès que l'enseigne du régiment principal s'était mis en mouvement, tous les soldats de la colonelle le suivissent, tous les mutins, rentrant dans l'obéissance, emboîtèrent le pas à leur chef. Farnèse donna aussitôt l'ordre au marquis de Richebourg de les cerner avec la cavalerie, et puis, devant le front des Allemands assemblés, il fit pendre séance tenante quatre des principaux meneurs. Cette exécution se fit au milieu d'un silence de mort; la révolte était matée.

Le sang-froid et le mépris du danger que le prince avait montrés en cette occasion produisit sur le comte de Mansfelt et sur les principaux chefs wallons une impression extraordinaire, faite à la fois d'admiration et d'étonnement.

L'ordre ayant ainsi été rétabli, Farnèse, maître du ravelin de la porte de Gand, prit ses dispositions pour attaquer les remparts de la ville qui se dressaient derrière cet ouvrage avancé.

Par la gorge du ravelin, qu'il fit au préalable couvrir de fascines pour protéger ses soldats contre le feu des assiégés, le prince fit partir des hommes chargés de piques, de pelles et de fourneaux de mines afin de pratiquer des brèches dans les murs. Cependant, les assiégés n'assistèrent pas à ces préparatifs d'assaut sans réagir énergiquement. Ils sortirent inopinément de la ville et se jetèrent sur les pionniers: ils en tuèrent quelques-uns et mirent les autres en fuite. Le prince de Parme, qui surveillait les opérations du bord du fossé, vit arriver les fuyards. Arrachant une pique des mains d'un soldat qui se trouvait à côté de lui, il rallia un certain nombre de ses gens et s'apprêta à repousser l'attaque des assiégés. Bientôt un nombre suffisamment grand de soldats étaient accourus au secours du chef pour que l'on pût forcer l'ennemi à rebrousser chemin.

Le travail de sape continua, les pionniers se protégeant contre les feux artificiels, les poutres, la poix que l'on jetait sur eux du haut des murs d'Audenarde, au moyen de boucliers couverts de fer et de peaux de bœuf fraîches.

Pendant ce temps, l'artillerie ne cessait de canonner la muraille et les défenseurs qui s'y trouvaient.

Lorsqu'il jugea que les dommages infligés et les brèches faites devaient être assez considérables pour permettre l'assaut, le prince de Parme y envoya quelques soldats en reconnaissance. Ceux-ci revinrent, en apportant la nouvelle que les assiégés, avec une hâte fébrile, avaient fermé les brèches de telle manière que l'attaque semblait devoir être peu efficace.

Néanmoins, énervés et à bout de forces, les soldats supplièrent leur chef de les laisser monter à l'assaut. Instruit par l'expérience, Farnèse ne crut pas pouvoir céder au point d'ordonner une attaque générale. Il autorisa une trentaine de volontaires à tenter l'escalade des murailles. Mais les assiégés se défendirent si bien qu'après une escarmouche de peu de durée les assaillants battirent en retraite.

* * *

Ce qui maintenait chez les défenseurs d'Audenarde le courage nécessaire, c'était l'espoir que le duc d'Anjou viendrait bientôt les délivrer. Le bruit courait, en effet, que le prince français renforçait son armée au moyen de contingents de soldats allemands, suisses, français, anglais et écossais. On disait aussi que le duc

d'Anjou s'avancait vers le camp des assiégeants pour en estimer la force et tenter de jeter du secours dans la place avant l'arrivée des nouveaux régiments qu'il attendait. De fait, il n'osa pas assaillir les forces espagnoles, ou il s'estima trop faible: il se borna à essayer d'attirer Farnèse et de lui faire abandonner le siège, en opérant de soudaines diversions tantôt contre Courtrai, tantôt contre Bréda, tantôt contre Bapaume.

Mais le prince de Parme ne se laissa pas prendre au piège: il avait décidé de s'emparer d'Audenarde et rien n'était de nature à lui faire changer son dessein.

Il continua à pratiquer la sape et la mine et, chaque jour, gagnait un peu de terrain. Finalement, une brèche assez considérable avait été ouverte dans les remparts du côté de la porte de Gand et des décombres avaient comblé le fossé, rendant ainsi plus facile l'accès aux assaillants. Le prince de Parme ordonna alors à l'infanterie wallonne de monter à l'assaut. S'il faut en croire des lettres que le prince adressa à sa mère au sujet du siège, les soldats auraient refusé d'aller à l'attaque des remparts. Mais finalement, ils se laissèrent convaincre, soit par menaces, soit par l'emploi d'encouragements dont Farnèse savait si bien user en de pareilles circonstances. Après une lutte qui dura jusqu'à la nuit, et qui fut sanglante de part et d'autre, les assaillants finirent par s'installer sur le mur d'enceinte.

De là, ils purent constater que les défenseurs d'Audenarde avaient eu recours au même moyen que celui qui avait été employé par les défenseurs de Maestricht et par ceux de Tournai pour prolonger la résistance. Des retranchements de pieux, renforcés par des claies et des herses et dont les interstices avaient été comblés de terre, ainsi que des maisons, démolies en partie et transformées en terre-pleins constituaient, à l'intérieur, un deuxième système de défense. Comme il avait fait à Maestricht, le prince de Parme ordonnant d'amener de l'artillerie sur le rempart pour canonner ces obstacles.

Entre-temps, comme les bruits de l'arrivée du duc d'Anjou se répétaient avec plus d'insistance, Farnèse avait demandé, par plusieurs courriers-express, aux renforts qu'il savait être, sous le commandement du marquis de Varambon, de se porter à son secours à marches forcées. Varambon exécuta cet ordre avec ponctualité et bientôt son infanterie et sa cavalerie bourguignonnes arrivèrent en vue du camp espagnol.

Le prince de Parme sortit aussitôt de ses quartiers pour les passer en revue et les logea du côté de la porte de Gand, là où on pouvait s'attendre à l'attaque éventuelle des troupes d'Anjou.

Les assiégés auxquels l'arrivée des Bourguignons n'avait pas échappé, les prirent d'abord pour des forces amies et les saluèrent de quelques coups de canon tirés en l'air.

Mais voyant ces soldats s'avancer file par file, sans qu'aucune escarmouche ne se produisît avec les soldats de Farnèse, former escadron, tirer vers la ville une salve d'arquebuses et planter leurs drapeaux, ils durent se rendre à la triste réalité. Par un prisonnier qu'ils firent ce jour-là, ils apprirent que c'était là du secours arrivé de Bourgogne pour l'armée du prince de Parme. S'il faut en croire le témoignage de Pierre de Colins, ils se seraient même imaginés que ces nouvelles troupes étaient les premiers contingents de renforts espagnols arrivés d'Italie et dont on savait, du côté des États, qu'ils ne pouvaient tarder à faire leur apparition dans les Pays-Bas.

Quoi qu'il en soit, l'arrivée de ce renfort et le fait que ni du côté du prince d'Orange ni de celui d'Anjou rien ne semblait présager un prompt secours poussèrent les assiégés à capituler.

Les négociations furent entamées le 4 juillet et aboutirent le lendemain. Audenarde se rendit aux mêmes conditions que Tournai. Eu égard à la belle défense qu'ils avaient faite, les soldats de la garnison obtinrent de sortir avec armes et bagages; ils durent

cependant laisser entre les mains des vainqueurs leurs enseignes, ainsi que les chevaux et les chariots. Les habitants de la ville devaient s'engager à vivre selon la religion catholique, accepter dans leurs murs une garnison et en payer la solde. Quant aux calvinistes, ils pouvaient s'en aller où bon leur semblait, sans être molestés, et en emportant leurs biens. Pour se racheter du sac, la ville dut payer 30,000 florins, que Farnèse distribua immédiatement aux soldats de son armée. Le prince avait montré cette modération dans ses exigences — Tournai avait dû payer 100,000 florins — parce qu'il s'agissait de la ville où sa mère avait vu le jour.

Le 6 juillet, le prince de Parme fit son entrée solennelle dans la place. Il fut reçu par le Magistrat qui, à cette occasion, lui fit don d'un magnifique gobelin, représentant une partie de l'histoire d'Alexandre le Grand, que Josse de Pape livra à la ville pour la somme de 2,000 florins. Farnèse se rendit à l'église principale pour y faire célébrer la messe — interdite depuis quatre ans par le régime calviniste — et chanter le *Te Deum*. L'exercice du culte catholique fut immédiatement rétabli. Une garnison composée d'Allemands et de Wallons fut logée en ville et le gouvernement de celle-ci fut confié au sire Mancy d'Aubremont.

Le prince de Parme prit ainsi sa revanche de son échec de Cambrai : ses troupes pénétrèrent dans la place presque sous les yeux du duc d'Anjou, dont les forces étaient campées à une demi-lieue de distance.

* * *

Environ un mois après la prise d'Audenarde, les premières troupes espagnoles arrivèrent à proximité du territoire des Pays-Bas. Le 7 août, le prince de Parme signalait que le premier corps d'infanterie de cette nation semblait avoir passé Givet et que les autres le suivaient à peu de distance. Dans le Luxembourg arrivèrent presque en même temps les sapeurs de Bohême, si impatientement attendus.

Les troupes étrangères que le Roi renvoyait en Flandre étaient au nombre de 5,000 Espagnols et de 4,000 Italiens, divisés en quatre *tercios*.

Les maîtres de camp de ces régiments étaient Pedro de Paz et Cristobal de Mondragon pour les Espagnols; Mario Cardoio et Camillo del Monte pour les Italiens. Exception faite de la cavalerie légère qui était restée en Flandre après le Traité d'Arras, c'était la première fois qu'un corps important de soldats italiens venait guerroyer en Flandre. La cavalerie qui accompagnait ces *tercios* fut placée sous le commandement d'Antonio de Olivera, qui avait été commissaire général de cette même arme avant le départ des soldats étrangers en 1579.

La présence de soldats italiens aux Pays-Bas et l'autorisation donnée par les provinces obéissantes de se servir de nouveau de troupes étrangères entraînent vers le pays un nombre considérable d'« aventuriers » ou volontaires de qualité, appartenant aux premières familles d'Italie. C'est maintenant qu'apparaissent dans l'histoire militaire de ces provinces des noms, qu'on y retrouvera pendant longtemps encore, mêlés au souvenir des exploits les plus audacieux. Citons Appio Conti, le comte Carlo San Vitale, Pietro Caeteni, le comte Alessandro Sforza, Rodolphe Baglioni, Jean-Vincent Vitelli.

Alexandre Farnèse se rendit au-devant des premières troupes espagnoles et s'empressa de manifester à sa mère la joie que lui avait causé la vue de ces beaux soldats. Il ne se réjouit pas moins, sans doute, à l'arrivée de ses compatriotes, les soldats des *tercios* italiens, encore que la valeur combattive de ces derniers, composés de nouvelles recrues, ne pouvait être comparée à celle des vétérans espagnols.

En dehors de ces soldats espagnols et italiens, le prince avait fait lever aussi en Bourgogne, en Allemagne et dans le pays même,

d'autres troupes, qui, jointes aux soldats venus d'Italie, devaient former vers la fin de l'année 1582 une armée d'environ 60,000 hommes. Certes, c'est là le chiffre officiel que donnent les contemporains, mais nous savons qu'entre le nombre porté sur la liste de compagnie et la réalité, il faut toujours admettre une différence assez considérable. De plus, une certaine partie de ces forces était destinée à garder les villes, les endroits stratégiques, les voies de communication. Mais il n'en reste pas moins vrai que le cauchemar qu'avait constitué pendant près de quatre ans, pour le prince de Parme, l'exiguïté de l'armée autorisée par le traité de réconciliation de 1579 allait enfin se dissiper.

Il était temps. En effet, d'inquiétantes nouvelles parvinrent à Farnèse, au mois d'août 1582, du côté de la France. Jean-Baptiste de Tassis, ambassadeur d'Espagne à Paris, annonçait la concentration de nombreuses troupes auxiliaires, destinées à rejoindre aux Pays-Bas le duc d'Anjou. Tassis ajoutait que, pour entretenir ces troupes et celles qui étaient en Flandre avec Alençon, le roi de France avait promis secrètement à son frère 50,000 écus par mois. Le Roi y avait été forcé, affirmait Tassis, par Catherine de Médicis, toujours prête à soutenir les folles équipées de son fils. De plus, on pouvait s'attendre à l'arrivée du chef expérimenté qu'était le maréchal de Biron. Ce dernier, depuis quelques jours, feignait d'être brouillé avec le Roi, afin de faire croire que s'il allait en Flandre, ce n'était point sur l'ordre du souverain, mais pour se venger de la Cour.

Ces nouvelles inquiétudes furent confirmées peu après par le sire de La Motte. De Gravelines, celui-ci faisait connaître qu'on avait aperçu en mer une flotte française transportant des troupes et que, par des prisonniers qu'on avait faits; on était assuré qu'environ 7,000 mousquetaires français, 3,000 piquiers suisses, 2,000 cavaliers et 4 cornettes des compagnies d'ordonnance du Roi se préparaient, sous la conduite de Biron, à envahir les Pays-Bas.

Même si elles étaient exagérées, ces informations faisaient prévoir à Farnèse un automne rempli d'embûches et de dangers.

LÉON VAN DER ESSEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

Les origines de Bruxelles⁽¹⁾

Si l'on recherche les raisons qui, dans le haut Moyen âge, ont poussé des êtres humains à fixer leur habitat dans l'île marécageuse de la Senne, berceau de notre capitale, on doit conclure que l'élément de sécurité joua le rôle dominant, sinon le rôle unique. Dans ce site désolé de barbarie palustre, la plus sinistre de toutes, les conditions d'existence devaient être dépourvues de tout agrément; les inondations et les rhumatismes l'hiver, les moustiques et le paludisme l'été, rendaient cet endroit aussi peu hospitalier que possible.

Il est donc probable que, dès l'époque des invasions, des habitants de la vallée de la Senne cherchèrent refuge dans l'île dite, plus tard, île Saint-Géry et que des Saliens, en s'y fixant, lui donnèrent le nom de *Bruoc sèle*, l'habitation dans les marais.

(1) Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs un extrait de l'importante étude que le vicomte Terlinden publiera prochainement dans les *Annales de la Société royale d'Archéologie*, sous le titre de « Bruxelles, place de guerre ».

Cette île, située à proximité de l'endroit où un très vieux chemin, remontant à l'époque préhistorique, traversait la rivière, offrait en même temps que l'élément sécurité un élément d'ordre stratégique, en permettant de contrôler un passage important de l'Est vers l'Ouest. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que Charles, duc de Basse-Lotharingie (977-992), dit aussi Charles de Lorraine, dernier fils du roi de France Louis d'Outremer, choisit cet endroit pour y élever un *castrum*.

Nous n'avons pas à rappeler ici ce qu'était ce *castrum*, à la fois centre administratif, religieux et militaire. M. Ganshof l'a montré d'une façon excellente dans une conférence donnée, au cours de cette année, à la Société royale d'Archéologie de Bruxelles.

Les derniers restes des défenses militaires du *castrum* ayant disparu au cours du XIX^e siècle, on ne peut se rendre compte que par la méthode comparative de ce qu'étaient ces premières fortifications, en se basant sur ce que nous connaissons du *castrum* de Caen, en Normandie, du *burgus* édifié à Bruges par Baudouin Bras de Fer dans un coude de la Reye, et du château comtal primitif de Gand, et en combinant ces éléments avec les indications que nous fournit la topographie locale.

Le *castrum* de Bruxelles englobait les deux îles septentrionales du petit archipel de la Senne : l'île dite de Saint-Géry et celle que Des Marez intitule l'île des Chevaliers. L'île Saint-Géry contenait un donjon de pierre, une *turris*, semblable à celui que l'on a retrouvé à Gand, servant de base au colossal donjon de Thierry d'Alsace. Autour de ce donjon courait, à certaine distance, une *courtine*, probablement de forme circulaire, comme dans tous les châteaux du type normand, seul utilisé dans la Basse-Belgique. Cette courtine circulaire était, là où elle n'était pas baignée par la Senne, protégée par un fossé plein d'eau. Le nom et la forme incurvée de rue du *Borgval* (*vallum burgi*) apportent un précieux élément d'ordre topographique et toponymique à cet essai de description du premier château de Bruxelles. Tout le pourtour de l'île était probablement protégé par une levée de terrain, à la fois contre les attaques des hommes et contre les inondations. Cette digue défensive devait être, conformément aux usages du temps, surmontée d'un *palis* en gros pieux.

Quant à la petite île triangulaire située au nord de l'île Saint-Géry, formait-elle, comme le croyait Des Marez, le *vicus militum*? Était-ce là que se trouvaient les « *hospitia* » (1) des *milites* et des *serviles*? Rien ne le démontre. Ce qui est plus probable, c'est que cette île, constituant une position avancée vers le point de passage de la rivière, formait, conformément aux règles de l'architecture militaire du temps, les *bailles* ou l'*avant-lice* du château.

* * *

Grâce à sa position insulaire et aux marais qui, presque partout, empêchaient l'accès même des rives de la Senne, le *castrum* primitif de Bruxelles était quasi imprenable. Le seul point vulnérable se trouvait sur la rive droite de la rivière, entre le *Coperbeek*, qui descendait des hauteurs du *Coudenberg*, suivant à peu près l'actuel Marché-aux-Herbes, et le *Smaelbeek*, qui amenait les eaux du *Ruysbroeck* et de l'étang de la place Saint-Jean, en passant par l'actuel Marché-aux-Fromages et la rue des Pierres. Là se trouvait un endroit sec et sablonneux, occupant une partie de l'emplacement de la Grand'Place actuelle et s'avancant jusque derrière la Bourse.

Pour mettre le *castrum* à l'abri de toute attaque de ce côté, le comte de Louvain, Lambert-Baldéric, fit élever vers 1041 une *barbacane*, consistant en une levée de terrain surmontée d'une

(1) A Rhodes on appelle encore de nos jours « hospices » les demeures ou casernes habitées, jusqu'à la prise de l'île par les Turcs, par les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

palissade et dominée par une grosse tour de défense, qui se confondit plus tard avec la tour de l'église Saint-Nicolas. Ce sont ces premiers travaux de défense à l'extérieur du *castrum* qui ont fait abusivement attribuer à Lambert-Baldéric l'érection de la première enceinte de Bruxelles. Les dernières traces de cette levée de terrain, qui coupait la rue au Beurre, ne disparurent que lors des travaux de reconstruction du quartier de la Grand'Place, au lendemain du bombardement de 1695.

Deux autres défenses avancées protégeaient le *castrum* du côté des hauteurs qui dominaient la vallée de la Senne vers l'Est. C'étaient sur le *Blindenberg*, le *steen* ou donjon de pierre de l'antique et puissante famille des Clutinc, dont les substructions n'ont disparu que tout récemment du coteau où, par un piquant contraste, elles subsistaient au milieu des gigantesques édifices des grandes banques, et plus au sud-est, sur le *Coudenberg*, le *castellum* du châtelain qui représentait le comte à Bruxelles.

Ces deux forteresses ne furent primitivement que de simples donjons surmontant une *motte* et entourés de *lices* et de *palis*; elles suivirent probablement l'évolution de l'architecture militaire et furent plus tard pourvues d'*avant-lices* ou de *bailles*. Situés au sommet de pentes abruptes, ces deux châteaux occupaient une situation naturellement forte dont la puissance fut encore augmentée, spécialement en ce qui concerne le *castellum* du châtelain, par l'utilisation habile du cours supérieur du *Coperbeek* et de son affluent de gauche, de façon à remplir les *douves* par des retenues d'eau et à créer même des étangs à caractère défensif.

* * *

Lorsque, à la fin du XI^e siècle, la vie économique reprit dans nos régions, le chemin primitif se transforma en une grande chaussée marchande joignant le littoral au Rhin. Le point de croisement entre la Senne, encore navigable à cette époque, et la nouvelle route commerciale devint une situation excellente pour le trafic comme pour l'industrie. Tout naturellement l'agglomération marchande qui se forma à proximité du *portus* de Bruxelles chercha la sécurité derrière la *barbacane* élevée, quelques années plus tôt, par Lambert-Baldéric. Cet emplacement était d'autant mieux choisi qu'il se trouvait à proximité d'un endroit sec et sablonneux admirablement adapté à la tenue d'un marché.

Ainsi l'élément de sécurité allait contribuer à juxtaposer au *castrum* une ville appelée à prendre rapidement un développement considérable. Les familles enrichies par le négoce et l'industrie se construisirent des maisons de pierre, des *steenen*, véritables donjons massifs, capables de résister à toutes les attaques. Deux d'entre eux : le *Koekelbergsteen* et le *Payhuis*, flanquaient la barbacane du côté de la chaussée, tandis que, vers le confluent du *Smaelbeek* et de la Senne, une forteresse de faible élévation, d'où le nom de *Plattestein* encore conservé par une de nos vieilles rues. D'autres *steenen* s'élevaient autour du marché, donnant leur nom à la rue des Pierres (mauvaise traduction de la *Steenenstraat*), et le long de la route marchande. Bien que ces donjons ne fussent pas disposés d'après un plan défensif préconçu, ils n'en contribuaient pas moins à assurer la sécurité de la ville naissante.

* * *

Vers la fin du XII^e siècle, le duc Henri I^{er}, qui avait reçu de son père Godefroid III Bruxelles et son château à titre d'apanage, allait donner un nouvel aspect à la ville, en abandonnant l'humide et insalubre *castrum* des bords de la Senne.

La décadence politique et financière de la famille des châtelains, comme de celle des Clutinc, conséquence des progrès de la puissance ducale et des profondes modifications apportées dans la vie

économique, avaient permis au duc de réaliser d'importants achats de terrain dans la région du *Coudenberg* et du *Blindenberg*, et de construire le *manerium ducis*, ou château ducal, situé en deçà du *castrum castellani*, dont il était séparé par le *Borgendael*. Le passage entre le palais de Belle-Vue et l'actuel ministère des Colonies a conservé ce nom jusqu'à nos jours.

Modeste à ses débuts, ce nouveau château ducal, dont les *bailles* occupaient l'emplacement de la place Royale, se développa considérablement sous les règnes des trois Jean, spécialement sous celui de Jean III (1312-1355). A mesure que la ville se développe et se fortifie, ce château allait perdre son caractère de forteresse pour se transformer en un véritable palais, auquel un parc magnifique compris entre la première et la seconde enceinte allait donner un véritable caractère de résidence princière, à la fois fastueuse et agréable. Cette transformation fut complètement achevée à partir du règne de Jeanne et de Wenceslas.

On sait que ce fut Henri I^{er} qui, en 1229, octroya à Bruxelles sa charte communale, lui conférant ainsi le droit de s'entourer d'une enceinte fortifiée. Cet événement d'une importance considérable ouvre une nouvelle période de l'histoire de notre capitale.

V^{te} CHARLES TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

Dames de France et d'ailleurs

La « Fille d'Alliance » de Montaigne
Marie de Gournay

Celle-là n'est pas séduisante de visage. C'est par la clarté de l'âme, la scintillation de l'intelligence seulement qu'elle est belle ! Et c'est pourquoi nous l'avons placée ici la première, en avant des autres, comme une fée ancienne qui mènerait — le fuseau à la main — toutes ses blondes compagnes, ses jolies amies, à la recherche de l'Oiseau bleu, c'est-à-dire à la découverte du bonheur. Parler d'elle, c'est, au demeurant, parler encore de Montaigne ; et peut-être bien que c'est là un plaisir délicat, non seulement pour les philosophes, mais pour tous ceux encore qui, sans philosopher, demandent en passant au Gascon un conseil ou un secret de sagesse, un thème de méditation. « *J'ay pris plaisir à publier en plusieurs lieux l'expérience que j'ay de Marie de Gournay le Jars, ma fille d'alliance : et certes aymée de moi paternellement.* » On ne peut mieux dire que c'était à la mode de Bretagne qu'elle était sa fille, ou, si l'on veut, son enfant d'adoption. Même cette alliance de *père à fille* est le titre principal qui fit passer à la postérité le nom de Marie.

L'attachement dont l'assura l'auteur des *Essais* et que lui-même tint à affirmer dans un texte posthume, un « brevet » a dit M. Strowski, ne peut se comparer certes à ce digne et fier sentiment que le même Montaigne éprouva pour Étienne de la Boétie. Cependant, dans les amitiés d'un homme qui en compta d'illustres, cela suffit à sauver de l'oubli le souvenir de cette brave et excellente fille, objet de tous les quolibets, de tous les brocards, mais bonne au demeurant, et dont Tallemant a dit, dans ses *Historiettes* que « pour peu qu'on l'eût obligée elle ne l'oubliait pas ».

Le prodige de sa carrière fantasque après, bien entendu, l'affection dont l'honorèrent d'aussi importants personnages que Juste Lipse, Michel de Montaigne, le cardinal de Richelieu et saint François de Sales, est peut-être sa longévité. C'est un fait que Marie naquit environ vers 1565. En ce temps-là, Charles IX était roi ; et comme elle mourut en 1645, alors que Louis XIV avait ceint depuis deux ans le diadème de France, cela lui faisait quatre-vingts ans d'âge. Pasquier a dit d'elle, non sans raillerie, qu'elle ne se proposa jamais « d'avoir d'autre mary que son honneur » ; c'est-à-dire qu'elle resta pucelle et, jusqu'à la fin, soutint cet honneur envers et contre tous, très allégrement.

La nature, qui s'était montrée prodigue envers Marie de Gournay du côté de l'esprit et d'une certaine humeur drue et piquante, ne l'avait guère avantagée en effet du côté des grâces. Elle-même en convenait avec modestie. C'est quand elle écrit qu'« elle est née de taille médiocre, le teint clair brun, le poil *castain* (châtain), le visage rond et qui se peut appeler ny beau ny laid ». Les années, en s'accumulant, ne firent qu'accuser le relief de cette physionomie originale. C'est à ce point, à peine eut-elle atteint les septante années, que Marie prit le visage étonnamment broussailleux d'une vraie Carabosse, la barbe épineuse, et sous les mèches de ses cheveux rebelles fit voir deux yeux d'escarboucles. L'abbé de Boisrobert, qui pourtant lui voulait du bien et qu'elle appelait « bon abbé » très affectueusement, ajoutait que ce qui lui donnait une laideur si particulière est qu'elle portait « un râtelier de dents de loup ». Bien entendu, c'étaient là des contes, comme de prétendre aussi qu'elle était sorcière. Elle s'occupait, il est vrai, un peu d'alchimie ; mais c'était, disait-elle en s'excusant volontiers, dans le but de trouver « un remède au désordre de sa cassette ».

Maigre à un point qu'on ne peut croire, et sèche comme un sarment, elle habitait, ou perchait plutôt, tout en haut d'une maison de la rue de l'Arbre-Sec, dans un petit logis auquel on accédait par un escalier étroit et sombre, dont la rampe, comme d'usage, était faite d'une corde. Si bien que le poète Racan, qui avait de l'emphysème, chaque fois qu'il grimpa jusqu'au réduit de M^{lle} de Gournay, en avait pour un temps infini, tout en soufflant et hoquetant, à recouvrer son haleine. Durant ce temps-là, la chatte de la sibylle, qui tantôt se nommait *Donzelle* et tantôt *Mie Piaillon*, emplissait l'air de ses glapissements et se faisait les griffes aux jambes du rustique.

* * *

Tallemant a raconté comment deux plaisants, qui étaient Yvrande et le chevalier de Bueil, s'étant donné le mot, se présentèrent tour à tour chez elle en disant, l'un et l'autre, qu'ils étaient Racan ; comme le vrai Racan (qu'elle n'avait vu encore de sa vie) parut après ces deux-là, et de la façon, dont la bonne vieille à la fin se fâcha. « *Merdieu!* dit-elle assez courroucée, *je n'entends pas qu'on se raille de moi.* » Si bien que, d'épouvante, le véritable Racan se pendit à la corde de la montée et se laissa, tant bien que mal, couler jusqu'en bas.

Avec ce Racan, poète et gentilhomme de La Roche, elle devint amie ; même c'est avec lui qu'elle fut manger une fois « la soupe à la grecque ». Si cette soupe, comme bien on pense, était peu appétissante, elle prêta cependant à la bouffonnerie. Du moins le rapportent ainsi les *Menagiana*. « Racan alla un jour voir M^{lle} de Gournay qui luy fit voir des épigrammes qu'elle avait faites, et luy dit qu'il n'y avoit rien de bon, et qu'elles n'avoient pas de pointe. M^{lle} de Gournay lui dit qu'il ne falloit pas prendre garde à cela, que *c'étaient des épigrammes à la grecque.* » Là-dessus, les voilà partis de compagnie dîner chez M. de Lorme, médecin des eaux de Bourbon. Celui-là aussi était un original et si avaricieux que la chère n'avait pas, chez lui, bonne réputation. Les convives

le virent bien à cette sorte de potage dont on leur fit honneur et si détestable que M^{lle} de Gournay, qui ne goûtait guère cela, se tourna du côté de M. de Racan et luy dit : « *Monsieur, voilà une méchante soupe!* » A quoi M. de Racan, saisissant l'à-propos, lui répondit avec le plus grand calme, en revenant malgré lui à la dispute sur les épigrammes : « *Mademoiselle, c'est une soupe à la grecque!* »

La page des *Historiettes*, contée par Tallemant sur les trois Racan, est un chef-d'œuvre de drôlerie. Mais celle sur la *Mie Piaillon* en est bien un autre. Cette *Mie Piaillon*, déjà nommée, est cette chatte dont l'abbé de Marolles parle en ses *Mémoires* et dont il écrit que, durant les douze ans qu'elle passa auprès de M^{me} de Gournay, ce fut en tout bien tout honneur et sans jamais quitter le logis pour aller vagabonder dans les gouttières et sur les toits. C'est aussi celle-là à qui l'Eminentissime cardinal de Richelieu, à la requête de Boisrobert, accorda une fois vingt livres de pension à condition qu'elle aurait des tripes. Quoi qu'il en fût, les plus grands et les plus titrés, dont le célèbre maréchal de Bassompierre, ne répugnaient pas à grimper les étages de Marie de Gournay. C'était afin de s'aller divertir de tout ce qu'elle disait. Le fait est qu'elle avait de l'esprit à revendre, et du plus piquant. « D'après Sorel, l'auteur de *Francion*, il n'y avait personne qui jugeât aussi sainement des choses ».

Les Précieuses elles-mêmes, qu'elle avait baptisées des *donzelles à bouche sucrée*, avaient beau se gausser d'elle et de ses *bavasseries*, c'est encore la bonne vieille qui avait le dessus et, comme on dit, rabaissait leur caquet. Au reste, dans son taudis quelque peu aérien, elle ne vivait pas sans agrément. Sa chambrière était la Jamin, qu'elle prétendait descendre d'Amadis Jamin, page de Ronsard, et quand il arrivait qu'elle prît des idées noires, elle faisait monter une femme pour lui jouer du luth. Le fait est que, dans sa pauvreté, la *fille d'alliance* trouvait moyen de mener grand train et d'avoir à son service, outre le Jamin, deux demoiselles et un cocher fort entendu à la conduire, à travers les rues du Marais, chez les dames et chez les messieurs de qualité. A ceux qui lui faisaient grief de ce carrosse, « Marie de Gournay répondait, non sans vivacité, qu'elle y avait droit par sa naissance et qu'étant donné l'état des rues de Paris, elle ne pouvait s'en passer (1) ».

* * *

Le plus extraordinaire de la carrière de Marie de Gournay est cependant moins dans ces anecdotes, si divertissantes soient-elles, que dans les écrits tout lyriques laissés par cette fille si exceptionnelle. Un certain quatrain d'elle, cueilli entre tant d'autres assez disparates dans la corbeille des Muses et destiné à servir d'inscription sous une « image de la Pucelle d'Orléans l'épée nue au poing », ne va pas sans beauté :

*Peux-tu bien accorder, Vierge du ciel chérie,
La douceur de tes yeux et ce glaive irrité?
— La douceur de mes yeux caresse ma patrie,
Et ce glaive en fureur lui rend sa liberté.*

Mais où Marie triomphait, c'était moins dans de tels accents, proprement lyriques, que dans ses autres poèmes d'un tour plus familier, où — sans qu'elle le fit avec intention — elle se montrait d'une verve et d'une causticité des plus réjouissantes. Et c'était là une chose assez ingénieuse et piquante même de penser que cette Muse picarde, devant certains traits du Virgile travesti, avait composé un livre qui s'intitulait *L'Ombre*.

L'homme est l'œuvre d'un songe et son œuvre est une ombre!

Comme cette *Ombre* apparemment ne rencontrait nul chaland à qui on la pût vendre, Marie en faisait hommage à ses visiteurs. « *Jamin, s'écriait-elle, une Ombre pour ce gentilhomme!* » Et, fort galamment, le gentilhomme se laissait redescendre au long de la cordée, emportant sous sa cape cette *Ombre* de la *fille d'alliance*.

Assez glorieuse, ou *glorioleuse* comme elle disait, M^{lle} de Gournay faisait grand cas des hommes de réputation. Il semble même que souvent elle y apporta un zèle excessif; témoin la fois, demeurée fameuse, où elle se risqua, « d'après un manuscrit de son invention », à publier des vers de Ronsard. Mais, pour Michel de Montaigne, elle se montra toujours (on le vit lors des éditions des *Essais* qu'elle donna par deux fois plus tard) strictement fidèle. Sur cette grande fidélité et affection elle s'est expliquée de telle sorte que, parlant de ce père qui lui avait donné l'âme par rapport au père qui lui avait donné la vie, elle arrive — dans son esprit et dans son cœur, à les rapprocher, à les comparer. « *Je n'ay pas tort, dit-elle en nommant l'un, de ne vouloir appeler que du nom paternel, celui duquel tout ce que je puis de bon en l'âme est issu.* » Quant à l'autre qui me mit au monde, poursuit-elle, très bon père, orné de vertus et habile homme, aurait moins de jalousie de se voir un second, qu'il n'auroit de gloire de s'en voir un tel. »

* * *

La religion de Montaigne était si établie chez elle que Chapelain, quand il la nommait, ne l'appelait jamais autrement que *Mademoiselle de Montagne* (ou Montaigne). Cette passion pour les écrits de l'illustre Gascon s'était manifestée chez elle, pour la première fois, à un âge si tendre et si follement que ses parents, avec qui elle vivait à Gournay, en Picardie, effrayés d'une frénésie aussi précoce, avaient pensé lui administrer de l'ellébore.

Dans ce bourg de Gournay-sur-Aronde, Montaigne, d'un naturel pourtant casanier, vint lui rendre visite. Pasquier nous le dit enchanté de l'accueil affectueux de la fille et de la mère, au point qu'il y revint au moins deux et trois fois. C'est à Gournay enfin que Marie rédigea son *Promenoir de M. de Montaigne*. Sous la conduite de M. d'Espaignet, conseiller d'Etat, elle entreprit elle-même plus tard le voyage de Guyenne. Mais dans ce temps-là, hélas! depuis deux ans déjà, Montaigne était trépassé. Marie en fut inconsolable, et le chagrin qu'elle ressentit de cette perte, encore qu'un peu ridicule mais des plus touchants, s'exprima dans une lettre qu'elle adressa peu de temps après au grand humaniste Juste Lipse, pour lors à Louvain, et dans laquelle elle disait : « *Monsieur, comme les autres méconnaissent à cette heure mon visage, je crains que vous méconnaissiez mon style, tant ce malheur de la perte de mon père m'a transformée entièrement! J'étais sa fille, je suis son sépulcre! J'étais son second être, je suis ses cendres!* » Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Lipse répondit avec un détachement d'un engouement un peu forcé et qui ne fait que dissimuler assez mal sa désolation : « *Ton père d'alliance n'est plus. Il nous a quittés ce grand Montaigne; il est monté vers les cimes éthérées de là-haut... Mais pourquoi regarder cette fin comme un malheur! Lui-même sourirait de nous, s'il nous voyait lamenter.* »

Un autre deuil, dont M^{lle} de Gournay se trouva très vivement atteinte fut celui qu'elle ressentit de la mort du roi Henry le Grand. A propos de ce roi du *panache blanc* et de la *poule au pot* elle écrit, non sans malice, qu'on l'avait représentée à lui « sous la figure d'un animal assez sauvage bon à faire peur aux petits enfants » et avec « un râtelier de dents de loup » que devait lui prêter Boisrobert! Cependant lui n'eut pas été Béarnais, voire Gascon comme Montaigne, s'il eût accordé la moindre créance à ces fadaïses, si bien, dit-elle encore « qu'il se mocqua de telles fables dès qu'il m'eust veüe », et fut le premier à s'en gausser et

(1) Mario Schiff, *Marie de Gournay* (Paris, 1910).

« content d'en tirer avec elle; et tous deux, la sage fille et le roi de France, d'échanger des saillies et d'en conter de gaillardes!

Le poignard de Ravallac vint mettre fin, hélas! à cette liaison toute glorieuse pour Marie et, c'est en fumée et bulles de vent qu'elle vit s'évanouir tant d'espérance et tomber cette protection qui s'annonçait si magnifique. Son désespoir de l'un et l'autre trépas, tant de son père d'adoption que du roi très chrétien, ne put faire que sa vie ne se prolongeât avec une insistance que d'aucuns ne tardèrent pas à trouver déraisonnable. Sur cette longévité, comme sur tout ce qui touchait, de près ou de loin, à l'excellente et spirituelle vieille, l'on ne laissa pas de broder des romans, d'inventer des mots. Le dernier qu'elle fit, devant Guez de Balzac, fut pour assurer l'auteur du *Socrate chrétien* de son intention, enfin arrêtée, de mourir bientôt. Elle tarda au point pourtant que Balzac, qui n'était pas sans affection pour elle, eut le goût assez douteux d'en plaisanter avec Chapelain. « *Je vous jure qu'on m'avait assuré qu'elle estoit morte, outre que la dernière fois qu'elle m'écrivist elle me mandoit que c'étoit pour la dernière fois, et qu'elle ne pensoit pas avoir le loisir d'attendre ma réponse en ce monde. Je la tenois femme de parole et me l'imaginois desjà habitante de Champs-Elysées; car, comme vous sçavés, elle ne connoist point sein d'Abraham, et n'eust jamais grande passion pour le Paradis.* »

Le moment arriva pourtant où M^{lle} de Gournay, qui venait d'atteindre à ses octante années, se résolut à tenir son engagement. Ce qu'elle fit en 1645. Avant de mourir elle légua son *Ronsard* à Pierre de l'Estoile. Quant au reste, c'est-à-dire aux plus précieux de ses trésors et d'abord l'édition annotée des *Essais*, c'est La Mothe le Vayer qui en recueillit le principal. Selon Gabriel Nandé, il y avait là des richesses, dont sans doute des lettres de Montaigne lui-même. Ah! la rare, la précieuse découverte que ce serait si, de même qu'on retrouva une fois dans un grenier le manuscrit du *Voyage d'Italie*, on mettait la main un jour, dans quelque galetas, sur ces inestimables billets du « père » à la « fille »!

Une carmélite, fille de Louis XV Sœur Thérèse de Saint-Augustin

Des traits délicats, des yeux d'un bleu transparent baignés de l'azur du ciel de France, un front à peine bombé sous le bandeau monacal, une jolie bouche et le nez bourbonien, enveloppée du voile noir des filles de sainte Thérèse, telle se présente à nous — dans l'une des salles du Louvre — entre Louis XV et Marie Leczinska dessinés tous deux par La Tour, cette figure tracée au pastel, d'un si grand air, d'une exquise recherche et dans laquelle il faut voir, dit l'inscription, « le portrait présumé de M^{me} Louise de France, abbesse des Carmélites de Saint-Denis ».

Offert nouvellement au musée par lady Ashbourne, ce portrait, qui contraste assez par les grâces de son visage avec ceux qu'on possède déjà de M^{me} Louise, rappelle un peu trop visiblement peut-être l'origine royale de cette pieuse et digne fille. Un l'on ne sait quoi de raffiné, une noble et par trop parfaite élégance surprend, dans cette image d'un si subtil et fin crayon, de la part d'une religieuse qui ne se plaisait, toute fille de roi qu'elle fût, qu'à donner l'exemple d'une modestie, d'un renoncement vraiment sublimes.

L'une des religieuses qui virent arriver au Carmel, toute parée encore des splendeurs de Versailles, cette enfant des rois, la mère Thérèse des Chérubins, dès 1770, année de l'entrée de Madame Louise à la maison de Saint-Denis, ne tarit point d'éloges au sujet de cette novice. « *Elle s'assujettit à tous nos usages, prend toutes nos façons, tous nos termes, dit-elle; notre nourriture ne l'incommode pas, non plus que la paillasse et les draps de serge.* » Laver

les dalles, récurer les chaudrons à la cuisine, sonner la cloche ou veiller à remplir les lampes du sanctuaire, voilà les besognes, des plus humbles, auxquelles s'astreint, de préférence, la nouvelle sœur Thérèse de Saint-Augustin. Ailleurs, sa chère Sophie de Baujeu, dont elle surveilla à son tour plus tard le noviciat, a rapporté les exemples les plus touchants de cette acceptation d'un rude et saint devoir. Si l'on venait devant elle, dit la sœur Sophie, à parler de ces merveilleux atours, tout lamés et brochés d'or, satin et soie, dont on la revêtit à Fontevault et qu'elle portait à la Cour les jours de fête, elle disait que c'étaient là « les cilices du diable ». Elle ajoutait qu'il lui semblait cent fois plus doux de s'en aller à travers le cloître, louant Dieu devant ses sœurs, vêtue pauvrement d'une robe de bure toute rapiécée de méchants carreaux d'étoffe, tunique de grosse serge et voile élimé. C'est dire assez que ce corps, qu'on eût pu croire naguère encore l'« objet de ses complaisances » (pour employer les mots de Bossuet à propos d'une autre illustre et belle carmélite : Louise de La Vallière), elle le rudoie et le châtie. Et même les jeux de l'esprit, les séductions du clavecin et du chant, elle s'en méfie comme autant de « stractions capables de la détourner de son grand et pur dessein.

L'artiste inconnu qui traça d'un si beau feu le pastel du Louvre n'en a pas moins représenté son royal modèle au devant d'un cahier de musique disposé d'une façon si dégagée qu'on pourrait supposer que c'est ici la partition de *Dardanus*, des *Indes galantes* ou de tel autre opéra applaudi du siècle. « *Portrait présumé* », dit le cadre. Tout, dans le savoureux arrangement des plis et des étoffes, la distinction avec laquelle cette guimpe et ce voile sont ordonnés, l'éclat même des couleurs, incline à supposer un moment que cette nonne d'une physionomie si douce, si spirituelle, tellement avenante n'est peut-être pas M^{me} Louise. Mais, dans le même instant, l'on pense à la règle de sainte Thérèse, d'une si belle disposition, et qui voulait que le sacrifice consenti à Dieu par les religieuses le fût saintement mais aussi joyeusement. L'on se souvient enfin du passage admirable de l'un de ses livres dans lequel Maurice Barrès nous montre Thérèse elle-même, réformatrice du Carmel, jouant du tambourin pour divertir ses sœurs et leurs procurer un peu de repos après tant d'élan de l'âme, de combats épuisants de la foi. Et cela, à la réflexion, ce cahier de musique, ainsi placé, ne semble plus, de la part du peintre, ni aussi futile ni aussi vain. Il y avait bien de la belle et riante humeur chez M^{me} Louise; et comme jadis encore à Versailles, elle s'était complue à jouer à l'amazone, menant les chiens, domptant les chevaux, il arrivait que cette gaité souvent était un peu forte. « *Je suis un Roger Bontemps*, disait-elle d'elle-même et jusqu'au couvent; *la santé ne me manque pas.* » Ainsi Jules Lemaître, de M^{me} de Sévigné, a pu dire dans un autre moment qu'elle est une *grosse mère la joie*. Mais ce tambourin, ce sonore tambourin dont la grande sainte d'Avila, pour les divertir, jouait devant ses sœurs, il explique et spiritualise tout, même la gaité, il en fait une chose du ciel.

* * *

La première fois que M^{me} Louise de France sentit naître en elle, avec une insistance qui ne s'était pas produite encore, la vocation du cloître, ce fut à la prise de voile de Marie-Christine de Gramont, veuve du comte de Rupelmonde. En l'espace de quelques mois, cette belle jeune femme avait perdu son mari, son père et son fils. Brisée de douleur, atteinte dans ce qu'elle avait au monde de plus cher, M^{me} de Rupelmonde, dame du palais de la reine, obtint de celle-ci d'entrer, sous le nom de sœur Thaïs de la Miséricorde, au couvent du Carmel de la rue de Grenelle.

A cette date — 1751 — M^{me} Louise n'avait que quatorze ans, et sortait à peine de Fontevault. Elle était encore ce beau petit

masque que Nattier a peint, paré de dentelles, revêtu tout de satin gris de lin et à ramages rehaussés d'or, la physionomie mutine, les épaules délicates, dans l'une de ses mains tenant une corbeille, de l'autre offrant un œillet : « *Je n'ai jamais rien vu de si agréable que la petite*, écrivait à l'aspect de ce portrait la douce Marie Leczinska à la duchesse de Luynes. *Elle a la figure attendrissante et très éloignée de la tristesse.* »

La « petite », c'était M^{me} Louise, appelée d'abord *Madame Septième* parce qu'elle était la septième des enfants royales, celle peut-être que Louis XV préférait, à laquelle il avait donné ce surnom de *Chiffe*, sobriquet bien piquant appliqué à ce petit chiffon de femme, au nez curieux, au regard interrogateur et qui cause — dès quatorze ans — la stupeur de l'abbesse, M^{me} d'Havré, toujours à cette vêtue de la sœur Thaïs, en s'amusant à visiter et à fouiller d'un bout à l'autre les bâtiments du couvent de la rue de Grenelle. « *On croirait vraiment*, disait cette mère, *que Madame songe à devenir fille de sainte Thérèse!* » « *Et pourquoi pas*, répondait finement et fièrement M^{me} Louise, *puisque les filles de sainte Thérèse sont si heureuses.* »

L'habit claustral dont on venait de revêtir M^{me} de Rupelmonde fut tout de suite l'objet de sa prédilection, de son religieux désir. Elle le trouvait le plus beau du monde et, dans son cœur, plus seyant mille fois que tous les accoutrements mythologiques en *Hébès*, en *Flores* ou en *Points du jour* dont les avait revêtues, ses sœurs et elle, leur portraitiste favori, ce Nattier, élève des Grâces. De ce moment-là, ses plus chères délices furent de suivre, le mieux qu'il lui fut possible, à Compiègne ou à Paris, les exercices des religieuses. « *J'ai toujours prononcé* — se laissait-elle aller à écrire sur son cahier de pensées — *que l'état de carmélite valait mieux que celui de princesse.* »

Depuis la mort de sa mère, Marie Leczinska, survenue en 1768, et devant le spectacle de son père en proie à bien des faiblesses, il n'y avait rien que la pauvre *Chiffe*, *Madame Septième*, ne fût prête à entreprendre pour sauver celui que, dans sa tendresse filiale et dans sa piété, elle continuait, comme aux jours innocents de son enfance, à nommer *Papa-Roi*. « *Moi carmélite et le roi tout à Dieu.* » C'est ainsi que, sur ce même cahier intime, elle avait noté sa détermination. Celle-ci hientôt devint inébranlable. Afin de s'y entraîner, de la mère Marie de l'Incarnation, prieure du Carmel de Compiègne, elle avait obtenu, dans le plus grand secret, qu'on lui remit la tunique de serge qu'une novice de cette maison avait portée à sa prise d'habit. Et déjà, par esprit de contrition, rachat et pénitence, au milieu de cette Cour la plus galante, la plus mondaine qu'on vît jamais, sous son habit mordoré, ses grands paniers brodés de fleurs, elle portait, sans qu'on le sut, cette tunique des filles de sainte Thérèse!

Vint enfin le saint jour où elle put entrer dans le troupeau. Ce fut le mercredi 11 avril 1770. Poussée par sa détermination, d'un élan impérieux, elle s'en alla au cloître comme à une fête, le cœur battant, les mains en feu, tomba au pied de la croix et, tout de suite, contre celui de Thérèse de Saint-Augustin, demanda à changer son nom de Louise de France. Quelqu'un qui ne pouvait en croire ses yeux était M^{me} de Ghistelle, avec qui, tout d'un trait, par le carrosse, elle était venue de Versailles, mais sans rien lui révéler de son dessein. La pauvre dame d'atours se mourait de peur, à la pensée de rentrer au château sans la princesse. Mais la nouvelle sœur Thérèse, sans perdre un instant contenance, ni rien céder de sa volonté, fouilla dans son habit et, sous les yeux stupéfaits de M^{me} de Ghistelle, plaça ce consentement qu'en fille prévoyante elle avait arraché de son père et que Louis XV, de sa haute écriture royale, avait tracé : « *Vous n'aurez qu'un mot de moi, mon petit cœur, car il est tard. Je vous envoie l'ordre dont vous me parlez pour votre départ et j'exécuterai ce que vous désirez pour vos domestiques, et tous vos autres arrangements.* » Puis, joyeuse

comme on ne l'est pas aux moments les plus beaux de la vie, elle s'en alla au parloir, se jeta à genoux devant la révérende mère Anne de Saint-Alexis, devant toutes les sœurs. Là, le visage en larmes, la voix altérée, elle les supplia à nouveau de la recevoir; enfin, quand ce fut fait : « *Priez Dieu pour le roi et pour moi* », dit-elle encore, et le plus fermement qu'il fut possible; car cela était son vœu le plus cher; elle n'en avait pas d'autre, ni de plus ardent : racheter cette âme d'un roi de la terre, puis l'élever, absoute et purifiée, vers le roi céleste.

* * *

La religieuse qui rédigea par la suite si pieusement *La vie de la vénérable mère Thérèse de Saint-Augustin* rapporte comment celle-ci se prépara à la prise d'habit par les plus grandes austérités : le jeûne au pain et à l'eau, le cilice et, jusqu'à minuit, la veillée en prière au pied de l'autel. Le lendemain, 10 septembre 1770, ayant revêtu ses paniers et manteau de Cour lamés d'argent, dans le même riche appareil où Nattier l'avait fait voir, mais des diamants en plus au moins pour un million, elle parut reposée, souriante et bien décidée enfin à en finir avec son passé, tous les honneurs.

Venues de Versailles pour l'assister durant ce bref retour au monde, les dames de sa maison, après qu'on eut prononcé le sermon, chanté l'hymne *In exitu*, la conduisirent jusqu'à l'entrée des grilles qui fermaient la chapelle. Dans son impatience, la postulante commença alors à déchirer de ses mains, à fouler aux pieds ces ornements de sa grandeur; en même temps, elle demandait qu'on la revêtît de sa « bure chérie ». Mais ici se produisit un fait inouï de l'histoire, l'une de ces rencontres prédestinées, bien éloqu岸tes et telles qu'il appartient à Dieu lui-même de les préparer : la princesse désignée pour faire à M^{me} Louise la remise de la ceinture, du scapulaire, du voile religieux et du manteau n'était autre que la jeune Dauphine Marie-Antoinette. Ainsi, la future reine-martyre venait au-devant de la sainte, toutes deux se soutenant et s'épaulant pour ainsi dire en ce jour sacré, mesurant du regard dans le temps et dans l'avenir les degrés d'un calvaire qui pouvait tout aussi bien être un échafaud!

Enfin, cet habit de carmélite, avec lequel, tandis qu'elle était encore à Versailles, elle avait demandé déjà, en cas de décès, à être inhumée dans le pauvre cimetière de la communauté, elle le revêtit solennellement. En même temps, par esprit d'humilité, à ceux qui l'appelaient encore M^{me} Louise, elle répondait finement, et se moquant : « *Madame Louise est morte!* » ou bien : « *Elle est restée dans la rue!* » Toutes ces lettres, elle les signa, à dater de ce jour, du nom bien-aimé de Thérèse. Glorieusement ensuite elle ajoutait les trois lettres R. C. I., *religieuse carmélite indigne*. Puis, avec allégresse, cela fait et toutes choses en règle, elle poursuivit sa tâche qui était de se mortifier, se plier aux travaux les plus durs, et surtout prier, prier pour le roi.

Lui venait la visiter souvent, arrivait dans le plus simple équipage. Il s'asseyait sur la paillasse du lit de sœur Thérèse, et là, tous deux, le père et la fille, ils parlaient à cœur ouvert. La nuit de la mort de Louis XV, sœur Thérèse la passa tout entière dans sa cellule, à genoux, en pleurs et les bras en croix. Sa plus grande consolation, dans une telle minute, fut de penser que le moribond, avant de trépasser, avait posé ses lèvres sur un crucifix trempé de ses larmes qu'elle lui avait fait porter en hâte de Saint-Denis. Dès lors, vouée tout entière aux soins de sa charge (elle était devenue à son tour prieure), dans cette même cité, tombeau des rois ses ancêtres, elle vieillit lentement.

Jusqu'au moment d'expirer, ayant à peine atteint cinquante années d'âge, elle garda la vivacité, le feu de son esprit. La tradition veut qu'au moment de rendre l'âme, impatiente de gagner le ciel, elle ait laissé tomber ces mots rappelant bien un peu les

belles heures de Versailles, les randonnées à cheval dans les bois et l'amazone qu'aux jours de faste elle avait été : « *Dépêchons! Au galop! En paradis!* » Cela se produisit le 21 décembre 1787, deux ans avant que fût sapé le trône de ses pères, que commençât la Révolution.

En paradis, elle y est toujours. Et c'est là qu'elle doit être jeune, belle et rayonnante, autant et plus sans doute qu'en ce pastel du Louvre auquel nous pensons, qui nous a permis de l'évoquer. Et ce pastel, charmant, d'un tour français si délicat, Emile Clermont, cet écrivain d'une vigueur d'analyse exceptionnelle, le connut-il; Emile Clermont qui avait pris M^{me} Louise comme un modèle, une fée tutélaire, lui qui la considérait comme une fine et fragile fleur de sa race? « *Le beau cachet des manières et des actes, cela français; on ne saurait trop le dire; il n'y a qu'en France qu'on le trouve, rien qu'en France. Voir, par exemple, au XVIII^e siècle, l'entrée de M^{me} Louise aux Carmélites.* »

Voilà ce que, peu de jours avant de tomber frappé à mort dans une tranchée de Champagne, sur son carnet de guerre, écrivit l'auteur de *Laure*. Et cette définition, elle-même élégante et si française, ne s'accorde-t-elle pas pour le mieux à cette belle, spirituelle et sainte carmélite, vue dans un cadre du Louvre, peinte au pastel, et qui peut-être bien est M^{me} Louise? (1)

EDMOND PILON.

En quelques lignes...

Summun jus, summa injuria

« Il y a des juges en province! » se seront écriés, au lendemain du verdict qui condamnait à un an de prison sans sursis Guillaume de Ségur, ces farouches descendants des Conventionnels. Il en reste. Le bourgeois moyen n'oublie pas qu'il a pour ancêtres ceux qui fournissaient à Fouquier-Tinville les plus belles pièces de ses battues, à Sanson les plus lourdes charrettes. Le président du tribunal lui-même y est allé de son couplet égalitaire. Par dédain du ci-devant, il disait Ségur, Ségur tout court. Les journalistes parisiens ont trouvé — quelques-uns, du moins — le détail charmant. La Fouchardière crache son fiel contre les ducs, les princes, les marquis. C'est tout juste si l'on n'a pas versé dans la balance, parmi les pièces à conviction, du côté des circonstances aggravantes, l'extrait de mariage avec Cécile Sorel.

Il n'est pas question d'innocenter un écraseur. Le délit de fuite, comme disent les magistrats, est la pire des lâchetés. En gagnant par des chemins détournés le garage où il comptait se refaire une vertu, le comte Guillaume de Ségur s'est conduit comme un paltoquet. La justice devait suivre son cours. Ce que l'on peut trouver déplacé, c'est l'insistance maligne avec laquelle un public de roturiers montre du doigt les fleurons de la couronne. Tous les Français, j'imagine, sont égaux devant la loi. C'est même la raison sociale de cette « Ligue des Droits de l'Homme » qui vient de crier raca à M. Edouard Herriot. Mais alors, nous ne comprenons plus. Nous ne comprenons plus pourquoi Guillaume de Ségur soit soumis, devant ses juges, à un traitement d'exception. La chronique nous apprend que l'écraseur a comparu, attaché par le bras au

bras potilleux d'un voleur de poules. Sommes-nous au prétoire ou au spectacle? La vérité est que l'égalitarisme haineux ne perd jamais ses droits. Guillaume de Ségur paie les conséquences de sa faute, sans doute. Il paie aussi, il paie surtout le crime d'être comte. Il est vrai que bien des blasons achèvent de se dédorer dans l'obscurité la plus rassurante. Mais il y a une certaine comtesse, née Rostopchine, qui fit des livres tapageurs. Il y a une certaine comtesse, née *Seur* (*alias* Sorel), qui, chaque soir, au music-hall, se vantait un peu trop haut de l'avoir bien descendu.

Imagerie

Où est le temps des journaux d'opinion, des quotidiens d'idées? On célèbre quelque part, dans un numéro rétrospectif du *Crapouillot*, sauf erreur, les fastes de la grande presse. Cérémonie funèbre. La grande presse se meurt. Un de nos compatriotes les plus avertis nous disait récemment la situation lamentable de l'Amérique du Nord, au point de vue de l'information même. Plus rien d'objectif dans ces communiqués revus et corrigés par le département des « arrangeurs ». De même qu'on accommode en conserves la viande des cochons méconnaissables, un truquage de tous les instants déforme, au gré de quelques magnats, les dépêches du continent. Est-il besoin d'ajouter que la libre discussion n'a plus cours sous un pareil régime? Le conformisme, la standardisation à tout prix et dans tous les domaines ont tué la liberté. Ce n'est pas le paradoxe le moins étonnant que nous offre la démocratie du Nouveau Monde.

Vue d'Amérique, notre presse à nous se recommande encore par toutes sortes de vertus. Mais voici que l'image envahit la première page des quotidiens. Et c'est grand deuil. Ouvrez *Paris-Soir*, cette providence des gens pressés. Le photographe a mangé les sept colonnes. Un bon cliché vaut le meilleur article, pensent les Napoléons du journal à cinq sous. Ce n'est pas sûr. La mise en pages, l'honnête mise en pages d'autrefois était, avant tout, une affaire de dosage, de proportions, de mesure. On se serait bien gardé d'accorder la même importance à un accident d'automobile et à une fausse manœuvre diplomatique. Aujourd'hui, nous n'avons plus de ces scrupules. L'essentiel est d'aller vite et d'étaler, en première page, les manchettes les plus sensationnelles. Que la dernière reine de Mohéli, fermière au pays franc-comtois, désire une ferme un peu plus grande, avec deux belles vaches laitières; que le père Gaspard, sorcier du Bourbonnais, ait égorgé, dans la forêt, le coq noir; que Laura La Plante, star américaine, ait traversé la grande mare pour venir épouser en secret, à Paris, un second candidat au divorce; que le nouveau champion de France cycliste ait deux bébés: voilà qui prime le voyage à Bucarest de M. Barthou, l'audition de M. Germain-Martin par la Commission des Finances.

Il y a quelque chose de détraqué dans ces mœurs nouvelles des « Diurnales ». Le commentaire de l'actualité politique, littéraire, artistique va se réfugier dans les revues. Ce sera tout profit pour la *Revue catholique des idées et des faits*. Mais on nous prépare, en attendant, une génération où l'infantilisme sera roi.

Les origines juives de Porto-Riche

On sait que la carrière théâtrale de l'auteur du *Vieil Homme* souffrit quelque peu de l'atmosphère qu'avait créée Drumont, avec sa *France juive*. L'antisémitisme est fort mal porté, en France, depuis Hitler. Il n'en allait pas de même aux environs de 1900. A l'époque, Jacques de Lacretelle aurait trouvé, pour son *Silbermann*, plus d'un modèle.

(1) Ces pages sont extraites d'un volume à paraître le mois prochain aux Editions *Excelsior*, à Paris.

Georges de Porto-Riche, à qui un érudit hollandais, M. Hendrik Brugmans, vient de consacrer un gros volume, était bien d'ascendance sémite. Des documents réunis dans *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* ne laissent subsister à ce sujet aucun doute. Son bisaïeul se nommait Salomon-Ange de Porto-Efiore; il mourut à Livourne. Le fils de ce Salomon-Ange, Moïse-Isaac, surnommé Ange-Riche, était né à Rome. Il vint s'établir en France comme quincailler. D'un mariage qu'il contracta, à Bordeaux, avec la jeune Nina Delbonne, il eut une fille, Fleur-Désirée, et un fils, Prosper-Salomon, le père de notre dramaturge.

Or, il est assez piquant de constater que, parlant de ses origines, Georges de Porto-Riche voile discrètement tous ces noms ancestraux de race pure : « Mon père était Gascon comme moi. En réalité, il venait d'Italie. Sa mère était d'Italie. Son père était de Rome. Je ne renie pas cette ascendance, elle a toujours plu à mon imagination.

Tout homme a deux pays, le sien...

et l'Italie, ajoutent les artistes. »

Comme le dit fort justement M. Brugmans, voilà un rêve rétrospectif où il y a du Musset et du Stendhal! Nous n'irons pas jusqu'à insinuer que Porto-Riche renia ses ancêtres du ghetto. Juif il était, juif il resta. Léon Daudet le lui fit bien sentir. Mais il eut, pour se consoler en Israël, un autre Léon : Léon Blum.

T. S. F. et cardiographie

Les organisateurs des grandes compétitions sportives ont pris l'habitude de radiodiffuser, comme on dit aujourd'hui, le compte rendu des matches. Il n'y a guère qu'en Belgique où, mus par des préoccupations sordides de recette, de « phynances », les dirigeants d'un de nos sports les plus goûtés ont refusé aux reporters d'installer leur microphone. En règle générale, tous les amateurs ont loisir de se mettre à l'écoute. Et c'est ainsi que, lors des grandes journées de la Coupe du Monde de football, des centaines de milliers d'auditeurs passionnés mêlaient leurs espoirs ou leurs craintes aux craintes et aux espoirs de la foule romaine.

Pendant que se déroulent les péripéties du match qu'il suit à l'aveuglette, l'écouteur souffre le martyr. A la différence de celui qui regarde, il ne peut « préparer » ses émotions, les acheminer en quelque sorte vers tel paroxysme. Seules le renseignent la voix du speaker benévole et la clameur plus prompte de la foule. Les reportages parlés des matches de tennis sont, à ce point de vue de la cardiographie, les plus émouvants de tous. Parce que, au tennis, à la différence d'autres sports, la série même des jeux gagnés et perdus amène, automatiquement, le point fatidique, la balle de set, la balle de match... Le reporter parle, à présent, d'une voix blanche. Qui va l'emporter? Nous allons le savoir, nous ne pouvons pas le savoir, tout de suite, dans un instant... La dernière balle, frappée par la raquette, est partie. A-t-elle franchi le filet?... Il n'est plus question, là-bas, devant le microphone, de commenter les coups, un à un. Cent mille auditeurs, congestionnés, n'entendent plus que le bruit mat, affaibli par la distance, de la balle sur les cordes tendues... Puis, soudain, le cri d'un peuple soulagé : le « Oh! » du désappointement ou le « Ah! » du triomphe. C'est fini, La Coupe est gagnée, la Coupe est perdue...

Cependant, prostrés dans leur fauteuil, les auditeurs — « mes chers auditeurs », pour reprendre l'expression du speaker talon rouge — mettent la main, inquiets, sur le cœur qui bat trop vite. La T. S. F. nous a valu des parasites à foison. Elle vaut, aux spécialistes des affections cardiaques, une clientèle assurée.

Vocations

Depuis quelques jours, Isabelle Batmann, la Sarah Bernhardt anglaise, repose sous une simple croix de bois où l'on peut lire : *Sœur Marie-Isabelle*, 1854-1934. La célèbre actrice était, en effet, entrée au couvent, jeune encore, après une carrière triomphale. Elle avait débuté, à vingt ans, au Lyceum Theatre, aux côtés d'Irving. Pendant dix ans, elle fut, sur toutes les scènes de l'Angleterre, la plus brillante étoile. Elle immortalisa les personnages d'Ophélie, de Juliette et de Desdémone.

Sans que rien dans son existence pût faire prévoir sa détermination, attentive à l'une de ces irrésistibles voix qui, au fond de nous-mêmes nous souffle notre destin, elle s'en alla prendre le voile au couvent de Sainte-Marie. Religieuse non seulement très sainte, mais fort intelligente, elle devint supérieure et conduisit admirablement la maison et les sœurs dont elle avait la charge.

Le cas est assez fréquent de vedettes théâtrales qu'attirent le cloître et l'absolu. Celui de M^{lle} Smaranda Braescu, la célèbre aviatrice roumaine qui vient d'entrer en religion est sans doute plus rare. Par tempérament et par entraînement, les vedettes sportives ont peut-être moins de goût que les actrices pour la contemplation et le recueillement. Aussi bien fallait-il que ce fût une aviatrice qui, la première, montrât le chemin du Ciel.

Charlemagne et l'Hitlérie

Quand nous étions écoliers, on nous apprenait que Charlemagne était né à Jupille, près de Liège et enterré à Aix-la-Chapelle. Les Allemands contestaient d'ailleurs que le lieu d'origine de l'empereur à la barbe fleurie se situât sur la Meuse et non sur le Rhin.

Aujourd'hui, ils nous laissent cet honneur, non par souci de la vérité historique, mais parce que l'Allemagne hitlérienne a répudié Charlemagne. Celui-ci n'est plus que « le Boucher des Saxons ». Les revues satiriques le représentent les mains teintes du sang des guerriers de Wittikind.

Ce Wittikind, tout païen qu'il fut, est enterré dans le temple protestant d'Enger et le ministre de l'Agriculture est allé l'autre jour fleurir sa dalle funéraire, cependant qu'un pasteur faisait du chef barbare un panégyrique assez fantaisiste.

Quant au tombeau du grand empereur, les Hitlériens le couvrent d'inscriptions injurieuses et de souillures qu'ils signent de la croix gammée.

Signer d'une croix fut toujours le propre des illettrés et des primaires. Et c'est ainsi que se dénoncent des gens qui depuis le temps lointain où Charlemagne fonda les premières écoles allemandes n'ont encore rien appris, pas même le respect de l'histoire ou la civilité.

La dévotion aux arbres

Les barbares en question ont cruellement déboisé nos contrées pendant la guerre. Peu à peu, cependant, la nature répare ces injures humaines. Nos forêts sont, en ce moment, magnifiques. Juin y met des verts tendres et des verts bleuâtres qui valent toutes les teintes de l'Ombrie. Les oiseaux chantent la chanson sereine et toujours harmonieuse des créatures qui trouvent leur bonheur en suivant le rythme des saisons et des choses. Et ce sont des senteurs mille fois plus odorantes que les parfums de l'Arabie...

Nous connaissons mal nos bois et nous délaissions leurs enchantements. Où sont les vrais poètes et les amateurs d'unique richesses? Ceux qui, comme Adolphe Hardy, par exemple, prennent jusqu'à deux fois par semaine le train à seule fin d'aller entendre, dans

les sous-bois brabançons, gazouiller les mésanges? Grâce au ciel, il en est encore quelques-uns. Ainsi ce Georges Moreau, un des directeurs de la Librairie Larousse qui vient de mourir à Paris. C'était un si grand ami des arbres qu'il consacrait tout son argent à acheter ceux que menaçaient la hache ou l'expropriation. Lorsqu'il découvrait une coupe, un bosquet, un groupe de frênes ou d'érables, il faisait avec le paysage un pacte d'amitié tel qu'il lui assurait la survie. De sorte que cet ami désintéressé des arbres possédait, en toute propriété, de grandes étendues boisées qu'il savait trop éloignées pour nourrir l'espoir d'y revenir jamais. Il lui suffisait d'être assuré que ses chers arbres continueraient à étendre leurs branches pour le plaisir des hommes qui, comme lui, les aimaient.

La généreuse pensée de ce Parisien est à opposer à l'égoïsme assez ridicule de ce propriétaire des bois splendides de Villers et des environs qui interdit l'entrée de ceux-ci, sans autre raison que le sens mesquin de la propriété.

Ainsi ces sites enchanteurs du Brabant wallon, ces sites qu'aima avec une particulière délection le cardinal Mercier, sont-ils sottement réservés aux lapins, aux gardes-chasse et aux bûcherons.

Heureusement le promeneur belge n'a cure, la plupart du temps, des écriteaux et des défenses qu'il rencontre sur sa route. A l'orée des bois, il lève le nez, sourit aux plaques indicatrices et emprunte avec sérénité les chemins prohibés. Et le merle qui siffle en se moquant est là pour lui donner raison.

Un centenaire

Il est juste que toute revue qui se respecte célèbre le centenaire de Senefelder, l'inventeur de la lithographie.

Ce Senefelder était un auteur dramatique qui avait amassé pas mal de manuscrits dans ses tiroirs. Trop pauvre pour se faire imprimer, il chercha à s'imprimer lui-même avec des moyens économiques.

Après de laborieux tâtonnements, il en arriva à tracer des caractères sur une pierre calcaire avec un pinceau trempé dans du vernis. Ayant par mégarde renversé de l'acide sur son travail, il s'aperçut que les caractères étaient respectés tandis que la pierre était rongée. Ce phénomène le conduisit à sa première épreuve lithographique. C'était en 1796. En 1814, Philibert de Lasteyrie fonda en France une école de lithographie qui alla toujours en se développant. Les procédés se perfectionnèrent peu à peu, sous l'impulsion même de l'inventeur. Quand celui-ci mourut, en 1834, il était à la fois riche et célèbre. Et c'est bien ce qu'il y a, dans l'histoire de la science, de plus rare : un inventeur qui ne s'éteint pas, méconnu et pauvre.

Littérature alimentaire

Pas plus que la science, la littérature n'enrichit autrefois ceux qui, par leur génie, la firent progresser.

On vient de faire des recherches sur l'argent que valurent aux grands écrivains de jadis leurs œuvres les plus célèbres. Il paraîtrait que John Milton toucha pour le *Paradis perdu* 5 livres sterling. Swift, pour son fameux *Gulliver au pays des géants et au royaume de Lilliput*, reçut 300 livres. Quant à Goldsmith, il en eut 60 pour le *Vicaire de Wakefield*. Hunne, l'historien de la Grande-Bretagne, bénéficia d'une rente annuelle de 10,000 livres et refusa davantage à la fin de sa vie, sous prétexte qu'il était « trop gros, trop paresseux et trop riche ». C'est ce qui s'appelle du vrai désintéressement.

Richelieu encourage financièrement les lettres puisqu'il accorda au poète Colletet 600 francs pour trois lignes d'un prologue.

La somme est assez coquette. Par contre, Racine n'eut que 200 francs pour *Andromaque* et Thiers à peine davantage pour son *Histoire de la Révolution française*.

Aujourd'hui, ce sont des femmes de lettres qui, nous dit-on, détiennent le record des revenus littéraires. En Belgique même on accole au nom d'une romancière les tirages les plus importants et les chiffres les plus gros.

Surnaturalisme

On nous assure que nous avons eu tort, en attribuant aux signataires du manifeste *Pour le bien commun* la pensée que l'instauration d'un ordre chrétien en France suffirait à résoudre la crise politique dont nous souffrons; et d'aucuns nous ont fait savoir qu'ils refusaient expressément un tel « théocratisme ». Je n'en disputerai point et j'ajouterai que la chose est sûre, à tout le moins, pour l'un d'entre eux : M. Yves Simon, chargé de cours de philosophie aux Facultés catholiques de Lille et de Paris. Loin de lui apparaître comme une « panacée politico-sociale », susceptible de remédier à tous les maux, le christianisme, en effet, lui semble bien plutôt n'être ici-bas, le plus souvent, qu'une cause d'échecs et de malheurs. Aussi se garde-t-il de prétendre que « sans le christianisme, tout dans l'État doit marcher de travers »; il tend même à établir qu'avec le christianisme rien ne doit temporairement réussir, que tout doit aller mal dans un État qui jouit particulièrement des faveurs de la Providence et dont les chefs sont des saints.

On ne saurait, en effet, donner d'autre sens à l'étrange note sur saint Louis que M. Yves Simon vient de publier dans les *Etudes carmélitaines* (1) pour illustrer des vues de philosophie chrétienne, relatives à la politique et à l'histoire. J'entends bien que M. Simon n'est pas de ces philosophes qui se résignent à n'être pas *plus qu'homme*, comme disait Descartes en songeant à certains théologiens. Théologien d'abord, M. Yves Simon entend aller au delà des causes prochaines, découvrir la signification « sacrée » des événements, mettre en évidence, à travers les faits historiques, le travail des influences surnaturelles. Ce faisant, il nous offre un bel exemple des aberrations où la méfiance du simple empirisme rationnel et la terreur de tomber dans le naturalisme entraînent aujourd'hui certains catholiques. Qu'on en juge plutôt.

Notre philosophe ne laisse pas d'abord de reconnaître que « le règne de saint Louis a été dans son ensemble une magnifique réussite temporelle »; il accorde même que « parmi les autres saints rois aucun n'a obtenu de tels succès dans l'ordre des événements visibles ». Mais, par crainte sans doute qu'on n'en loue à l'excès ce monarque, M. Yves Simon lance aussitôt une flèche aux historiens qui ne le jugent que là-dessus : « Les historiens les plus mesquins, dit-il, confessent que ce règne fut un des plus grands de notre histoire, et quelquefois ils insinuent que l'absolue dévotion de saint Louis à la justice aurait été mise consciemment au service de desseins utilitaires, un peu comme les hommes d'affaires qui disent que le meilleur moyen de s'enrichir est d'être strictement honnête. » Ainsi l'historien politique qui évalue les actes d'un prince en fonction du bien public, de ce qui est utile au bonheur de son peuple, comme aux intérêts durables de l'État, et qui reconnaît que ce prince a su mettre la pratique des vertus

(1) 19^e année, vol. 8, numéro d'avril 1934, pp. 115-116.

religieuses et notamment la justice à la base de son gouvernement, un tel historien fait montre d'un petit esprit, entaché par surcroît du plus sordide naturalisme.

Car c'est là qu'en veut venir notre théologien, impatient de déconsidérer une « apologétique à bon marché » qui ne tend à rien de moins qu'à « naturaliser la foi ». N'est-ce pas commettre une telle impiété que de louer, en l'occurrence, les heureux effets que la sagesse du roi eut pour le bien de l'État : « affermissement du pouvoir central, pacification des provinces, châtement des exactions, contentement populaire, durables réformes administratives » ? Tous ces biens, qui firent que, sous ce règne, la France devint plus prospère, la vie plus douce, plus sûre, plus humaine, M. Yves Simon ne les méconnaît point ; mais s'il les énumère, ce n'est point pour qu'on admire les fruits d'une sagesse qui ne séparait pas le bien public de la vérité religieuse et de la vertu, c'est pour se scandaliser du parti qu'on en tire : « Comment, s'écrie M. Simon, comment une certaine apologétique ne s'emparerait-elle pas de ces faits pour vanter tout l'avantage qu'auraient les nations à se faire gouverner par des gens bien pensants ? » Qu'y a-t-il de loyal ? N'est-il donc pas vrai que « le règne du Christ et de son Église sur tous les citoyens est l'élément principal de cette bonne santé collective que la société tout entière doit poursuivre constamment ; que l'État souffre d'une lacune lamentable, tant que toute sa vie n'y est pas ordonnée ; que, d'ailleurs, des vices et des désordres graves déparent inévitablement les coutumes et les institutions d'un État privé de la vraie foi (1) ? » Et n'est-ce pas à ces vérités catholiques que l'historien rend indirectement hommage, lorsque sans dépasser les limites de l'empirisme rationnel il reconnaît que, loin d'être un affaiblissement de la politique, une négligence de la science des affaires, la piété, chez un saint Louis, servit manifestement à lui éclairer le bien de l'État, sinon à le promouvoir ?

Le vrai, c'est que sous la frayeur de « naturaliser la foi ou de surnaturaliser la raison » se dissimule une sorte d'anarchie instinctive. On ne veut pas qu'il y ait une « sainteté de l'ordre et de la loi ». On souffre d'entendre louer en saint Louis le modèle des princes, comme si le martyr seul était digne d'être proposé en exemple. Aussi bien M. Yves Simon s'étonne que « lorsqu'on nous parle de Mansourah et de Tunis, des carnages subis, de la famine et de la peste, on ne dise plus rien des vertus politiques » de saint Louis. « On se contente, fait-il, de célébrer ses vertus privées, sa patience et son humilité. » Mais que pourrait-on louer d'autre, et comment viendrait-il à l'esprit de vanter ici les effets de sa conduite, et de son conseil, puisqu'aussi bien M. Yves Simon lui-même a précédemment reconnu que « la croisade d'Égypte laisse l'impression d'une entreprise militaire mal organisée où la discipline de l'armée fut insuffisante, la stratégie hésitante, la diplomatie sans finesse » ? « Quelques années plus tard, ajoute-t-il, une seconde expédition aussi mal conduite que la première devait coûter la vie du roi. » Ne semblerait-il pas plutôt qu'on pût reprocher à saint Louis d'avoir failli dans son activité de chef en négligeant tout le côté technique de la croisade, au détriment de sa fin spécifiquement militaire ? Quant au dernier départ, d'aussi fidèles serviteurs de Joinville ont pu croire que ceux qui l'avaient conseillé au roi avaient fait un péché mortel ; et sans doute y eut-il débat dans l'âme de saint Louis entre le désir d'aller mourir sous la Croix et le souci qu'il avait du bien de ses sujets, de ses devoirs envers son peuple.

De toute cette fin, où nous trouvons à admirer la transfiguration d'une âme sous les épreuves de la défaite, de la maladie, et aux approches de la mort, nous ne croyons pas qu'on puisse particulièrement exalter le mérite politique, si édifiante et si sainte qu'elle soit. Mais c'est précisément là-contre que s'élève M. Yves Simon.

Pour lui, rien ne témoigne davantage en faveur des vertus politiques de saint Louis ; car, ce qui découle de la théologie, de l'histoire, de la politique chrétienne, telle que M. Simon la professe, c'est que toute action qui a de brillants résultats risque d'être finalement stérile pour la Cité. Mais ici, pour être cru, il importe de tout citer :

L'histoire de saint Louis, dit-il, prendrait une tout autre figure si son interprétation était dominée par une juste notion de la prudence politique chrétienne. Alors on prendrait garde que l'histoire n'est pas seulement faite d'événements visibles et que les événements invisibles ne sont pas les moins importants ; on comprendrait qu'il est tout à fait accidentel à la prudence politique chrétienne de se traduire dans les faits par des succès visibles, et qu'un prince chrétien peut être un parfait chef d'Etat — dans les perspectives surnaturelles de la destinée humaine — tout en ne présentant à l'interprétation profane de l'histoire qu'un bilan d'échecs ; on observerait encore qu'en raison même de l'élévation de son idéal, de sa docilité instrumentale à l'égard de la grâce divine, la politique chrétienne a des chances d'être, dans la plupart des cas, quelque chose de peu brillant. La campagne d'Égypte changerait de signification ; dans la prison de Mansourah, en attendant le lit de cendres de Tunis, on reconnaîtrait la politique chrétienne en toute l'excellence de son idée, entièrement dépouillée, absolument purifiée et conformée Christ-Roi.

Si l'interprétation de M. Yves Simon était vraie, sans doute faudrait-il penser que, dans la politique de l'Église et dans l'histoire des papes eux-mêmes, c'est-à-dire dans ce qu'il y a de plus divinement ordonné sur la terre, les seuls événements dignes d'être retenus sont les tribulations, les persécutions et le martyre. Aussi bien le simple bon sens nous fait-il déjà pressentir ce qui se cache d'absurde dans ces vues d'« histoire théologique », où le mépris des ordinations naturelles se couvrent d'un faux esprit de foi, où les principes se déforment, les vérités se gauchissent, où la réalité est méconnue, où tout trahit la déviation, le déséquilibre. Ces gageures « surnaturalistes » inquiètent, causent du malaise, en ce qu'on y décèle, sous la superbe et l'intransigeance dogmatique, un sentiment désastreux, un catastrophisme secret, l'obscur conviction, inconsciente, informulée, que la véritable foi, en ce siècle impie, n'est plus que le fait de quelques chrétiens, mais que ceux-là croient mieux, croient davantage, et forment une société supérieure.

Voilà ce qui, dès l'abord, nous met en garde contre de tels excès. Mais examine-t-on de plus près les vues historico-théologiques de M. Yves Simon, que la fausseté ou l'inadéquation de ses théories se révèle. S'il est vrai que l'histoire relève de la philosophie et plus haut encore de la théologie, dans la mesure « où elle touche à tout sous le rapport de l'existence, c'est-à-dire de l'être des choses, en tant qu'il appartient au temps et à l'espace », rien de plus délicat, dans l'ordre du concret singulier, que d'en faire l'application. Relativement aisée, s'il s'agit de la connaissance des causes qui régissent l'humanité, c'est-à-dire des causes suprêmes, des premiers moteurs de l'évolution historique, — car ici la Révélation la fournit d'un principe directeur qui n'est autre que l'ordre de Dieu, — l'interprétation « sacrée » des affaires humaines devient singulièrement conjecturale dès qu'elle quitte les grands ensembles de faits fournis par l'histoire pour s'appliquer à des faits particuliers. Comme l'a écrit Jacques Maritain (autorité que M. Simon ne saurait récuser) : « Les anges, qui voient dans les idées créatrices tous les événements de cet univers, savent la philosophie de l'histoire ; les philosophes ne peuvent pas la savoir. Car l'histoire elle-même n'est pas une science, puisqu'elle ne porte que sur des faits individuels et contingents : elle est une mémoire et une expérience, dont il appartient aux Prudents d'user. Et quant à discerner

(1) GUY DE BROGLIE, *Science politique et doctrine chrétienne*.

les causes et les lois suprêmes en jeu dans le cours des événements, il nous faudrait, pour le faire avec certitude, être du conseil du souverain Plasmateur ou directement éclairés par lui. C'est pourquoi livrer aux hommes la philosophie de leur histoire est un office proprement prophétique (1). »

Il y a donc là un domaine où notre science échoue, où le discernement naturel et humain des fins s'arrête, où il serait même présomptueux de penser que notre sagesse peut pénétrer, car si nous y saisissons la volonté divine et non point quelque tendance naturelle et aveugle, c'est tout ce que nous en pouvons connaître. *Quis enim cognovit sensum Domini?* (Rom., XI, 83.) Nous sommes alors devant l'histoire du passé, comme devant certains événements de notre propre vie : et cet endroit « inconnu à l'homme dans ses propres actions et dans ses propres démarches, c'est l'endroit secret par où Dieu agit et le ressort qu'il remue (2). »

Mais si nous sommes « absolument certains que la Providence ordonne tout au bien et si nous sommes infiniment plus sûrs de la rectitude et de la sainteté des voies mystérieuses de Dieu que de la rectitude de notre propre conscience », est-ce à dire que nous ne devons pas faire tout ce que nous pouvons dans l'ordre d'action qui est proprement la nôtre? C'est là, en effet, où incline le singulier « providentialisme » de M. Yves Simon. N'en doutons pas : s'il était établi que la prudence politique chrétienne de saint Louis l'eût réellement disposé à faire subir un échec à son peuple, il faudrait conclure qu'il a travaillé contre le bien public. Le mal pour la société terrestre, c'est, en effet, la diminution, la défaite, et le mal absolu, c'est la mort; car s'il est de la nature d'un roi de mourir, l'État, lui, doit être immortel. Mais M. Yves Simon ne soutient des vues contraires que pour humilier la science politique, et pour la rendre vaine.

Quel bonheur n'éprouve-t-on pas, en trouvant là-dessus la juste doctrine, toute resplendissante de raison, de sublime intelligibilité, et particulièrement appliquée au cas qui nous occupe, puisqu'il s'agit du saint roi David, précurseur et modèle de saint Louis. C'est au livre VII (art. VI, prop. XI) de la *Politique tirée de l'Écriture sainte* : « Il y a un abandon à Dieu, dit Bossuet, qui vient de force et de piété; il y en a un qui vient de paresse. S'abandonner à Dieu sans faire de son côté tout ce qu'on peut, c'est lâcheté et nonchalance ». Cela posé, il ajoute : « La piété de David n'a point ce caractère bas. En même temps qu'il attend avec soumission ce que Dieu ordonnera du royaume et de sa personne pendant la révolte d'Absalon, sans perdre un moment de temps, il donne tous les ordres nécessaires aux troupes, à ses conseillers, à ses principaux confidents, pour réussir sa retraite et rétablir ses affaires. »

« Dieu le veut, conclut Bossuet; agir autrement, c'est le tenter contre sa défense : « Vous ne tenterez pas le Seigneur, votre Dieu ». Ce n'est pas en vain qu'il nous a donné une sagesse, une prévoyance, une liberté : il veut que vous en usiez. Ne le pas faire et dire en son cœur : « J'abandonnerai tout au gré du hasard »; et croire qu'il n'y a point de sagesse parmi les hommes, sous prétexte qu'elle est subordonnée à celle de Dieu, c'est disputer contre lui; c'est vouloir secouer le joug et agir en désespéré. »

HENRI MASSIS.

Le centenaire de « Pan Tadeusz »,

Au mois de juin 1834, à Paris, dans un modeste hôtel de la rue de Seine-Saint-Germain, habitait un grand diable de Polonais, à la fleur vigoureuse de l'âge, trente-six ans, de forte carrure, légèrement voûté, au masque superbe, à la crinière de lion, la mine tour à tour impérieuse et débonnaire, observatrice et chimérique.

Il était installé là depuis le début du printemps et se rendait régulièrement à l'imprimerie Pinard, au 15 du quai Voltaire, d'où il rapportait de gros paquets d'épreuves qu'il fourrait dans les poches et sous la doublure de son ample redingote, dont le haut collet le forçait à porter droit sa belle tête.

La saison, cette année-là, était sereine et chaude. Le Polonais en profitait pour aller voir à la campagne, à Sèvres, un de ses compatriotes. Il faisait avec lui de longues promenades, au cours desquelles il s'asseyait sur l'herbe pour corriger ses épreuves au crayon.

C'était le poète exilé, Adam Mickiewicz, qui venait d'écrire « sur le pavé de Paris — *na paryskim bruku* » — la plus grande épopée nationale des temps modernes, une œuvre qui est l'un des sommets de la littérature mondiale.

Il n'y avait plus de Pologne sur la carte politique du monde. L'ordre russe régnait à Varsovie. L'insurrection de 1830 avait été écrasée, le Royaume, créé par le Congrès de Vienne, anéanti. Vingt mille soldats désarmés ou patriotes fugitifs étaient venus demander un refuge à la France.

C'est au milieu des affres de cette émigration, luttant contre la misère, le désespoir, les persécutions de l'ennemi et les méfiances de l'étranger, que le génie d'un grand poète ressuscite miraculeusement sa patrie assassinée. Il en venge les humiliations en chantant ses beautés et ses gloires, comme jamais pays n'a été célébré; il atteste à la face du monde que l'âme de la Pologne n'est pas morte.

Pan Tadeusz, qui se prononce *Pann Taéouche*, et signifie « Monsieur Thadée », nom du héros de l'histoire, est une immense composition de près de dix mille vers, en douze livres ou chants. La scène se passe en Lithuanie, pays natal du poète, dans les années 1811-1812, à l'époque où Napoléon, qui a déjà restauré une partie de la Pologne par le duché de Varsovie, donne aux Polonais-Lithuaniens, en attaquant la Russie, l'espoir d'un rétablissement définitif.

Le sujet du *Pan Tadeusz* est la querelle de deux familles, les Horeszko et les Soplica, réconciliées par le sentiment du devoir patriotique. De ce microcosme d'une bourgade nobiliaire, le poète a su tirer le tableau de toute une nation. Il a mis le ciel et la terre de Pologne, la société et toutes ses classes, les champs, les bois, les eaux, les bêtes et les arbres, les oiseaux et les fleurs. Sa muse connaît tous les tons, tragiques et comiques, sublimes et familiers. Tous les grands problèmes de l'âme et du cœur humain donnent à ce drame une vie intense et le portent à des hauteurs souveraines.

PAUL CAZIN.

(1) *Trois Réformateurs*, pp. 131-132.

(2) BOSSUET, *Politique tirée de l'Écriture sainte*.

L'année 1812⁽¹⁾

O année mémorable pour celui qui t'a vue chez nous! Le peuple t'appelle encore l'année de l'abondance, et le soldat l'année de la guerre. Les vieillards aiment encore parler de toi, on rêve toujours à toi dans les chants populaires. Depuis longtemps tu étais annoncée par un phénomène céleste, et précédée par une sourde rumeur qui courait à travers les foules. Avec le soleil printanier, le cœur des Lithuaniens s'emplissait de pressentiments étranges, comme avant la fin du monde, d'une attente anxieuse et allègre.

Quand, pour la première fois, on fit sortir le bétail de l'étable, on remarqua que, tout maigre et affamé qu'il fût, il ne courait pas à l'herbe tendre qui couvrait la terre encore durcie, mais qu'il se couchait sur le sol en mugissant, tête basse, ou en ruminant sa nourriture hivernale.

Et les villageois, conduisant la charrue, ne se réjouissaient pas, comme de coutume, de la fin d'un long hiver. Ils ne fredonnaient point de chansons, ils travaillaient nonchalamment, comme oublieux des semailles et de la récolte. A chaque pas ils arrêtaient les bœufs et les chevaux, attelés à la herse; ils regardaient avec effroi du côté de l'Occident, comme si quelque miracle dût se produire de ce côté, et ils considéraient avec effroi les oiseaux qui arrivaient. Car déjà la cigogne accourait à son pin natal, déployant ses ailes blanches, premier étendard du printemps. Et derrière elle, en bataillons criards, les hirondelles s'assemblaient autour des eaux, becquetant, pour bâtir leurs maisons, la boue de la terre gelée. Le soir, on entendait dans les taillis le chuchotement de la bécasse, et des troupeaux d'oies sauvages bruyaient au-dessus des bois, puis, fatigués, s'abattaient à grands cris pour se reposer, tandis que dans les profondeurs obscures du ciel les grues gémissaient sans trêve. Les gardes de nuit, entendant cela, se demandaient avec crainte d'où provenait tout ce remuement dans le royaume ailé, et quel orage chassait de si bonne heure ces oiseaux.

Mais voilà de nouvelles troupes; on eût dit des bouvreuils, des pluviers, des étourneaux; troupes de panaches et de fanion brillants, qui resplendissent sur les collines et s'abattent sur les plaines. Des cavaliers! Costumes étranges, armes inconnues. Régiments après régiments, et au milieu, pareilles à des neiges fondues, coulent sur les routes des cohortes bardées de fer. On voit sortir des bois des shakos noirs; des rangées de baïonnettes étincellent; d'innombrables fourmilières de fantassins s'agitent.

Tous vers le Nord! Vous diriez qu'avec le printemps le peuple des contrées lointaines s'est mis, derrière les oiseaux, en marche vers notre pays, poussé par une force inconcevable, instinctive.

Chevaux, hommes, canons, aigles, jour et nuit coulent à torrents; ici et là le ciel s'embrace; la terre tremble, on entend gronder des foudres.

La guerre! La guerre! Pas un seul coin en Lithuanie où son fracas ne retentisse. Au milieu des sombres forêts, le paysan dont les ancêtres et les parents étaient morts sans en avoir franchi les limites, qui lui-même n'avait jamais entendu que la clameur des vents dans le ciel et le rugissement des bêtes sur la terre, ni vu d'autres visiteurs que les autres habitants des bois, — aperçoit maintenant dans les cieus d'étranges lueurs et entend des bruits nouveaux. C'est quelque boulet de canon, égaré du champ de bataille, qui cherche sa route à travers bois, fracassant les troncs, hachant les branches. Un auroch, centenaire barbu, frémit au milieu de la mousse, hérissé les longs poils de sa crinière, se soulève à demi, s'appuie sur ses pattes de devant, et, secouant sa barbe, regarde avec stupeur le métal ardent qui luit soudain au milieu

(1) *Pan Tadeusz*, Liv. XI.

de l'abatis de branchages. Le projectile perdu serpente, tournoie, siffle, éclate avec un bruit de tonnerre. L'auroch, pour la première fois de sa vie, prend peur et court se cacher dans une retraite plus profonde.

On se bat! Où? De quel côté? demandent les jeunes gens. Ils saisissent leurs armes, les femmes lèvent les bras au ciel. Tous sont certains de la victoire et crient au milieu de leurs larmes: « Dieu est avec Napoléon. Napoléon est avec nous! »

* * *

O printemps! qui t'a vu alors chez nous, mémorable printemps de la guerre, printemps de l'abondance, — ô printemps! qui t'a vu, émaillé de fleurs, d'herbes, de moissons, resplendissant d'hommes, riche d'événements, lourd d'espoir!... Moi, je te vois encore, apparition d'un beau songe; moi, né dans la servitude, enchaîné dès le berceau, je n'ai eu qu'un seul printemps comme celui-là dans ma vie.

Soplicowo se trouvait tout près de la grande route, par laquelle arrivaient, des bords du Niémen, les deux chefs d'armée: notre prince Joseph et le roi de Westphalie, Jérôme. Ils avaient déjà occupé une partie de la Lithuanie, depuis Grodno jusqu'à Slonim, quand le roi donna l'ordre de faire reposer les troupes pendant trois jours. Mais les soldats polonais, malgré leur fatigue, se plaignaient de ce que roi arrêtât la marche, tant ils étaient impatients d'atteindre au plus vite les Russes.

Le quartier général du prince s'établit dans la ville voisine. A Soplicowo étaient campés quarante mille hommes, et, avec leurs états-majors, les généraux Dombrowski, Kniaziewicz, Malachowski, Goedrojc et Grabowski.

Il était tard quand ils arrivèrent. Chacun prit donc ses quartiers comme il put, dans le château et le manoir. Dès qu'on eut donné les ordres et placé les sentinelles, chacun, harassé de fatigue, alla dormir dans sa chambre. Avec la nuit tout devint silencieux: le camp, la maison, les champs. On ne voyait plus que des patrouilles qui erraient comme des ombres, et des feux de bivouac qui brillaient çà et là. On entendait par intervalle les mots de ralliement que se lançaient les postes.

Tout dort: le maître de logis, les officiers et les soldats. Il n'y a que le Sénéchal qui ne cède point aux douceurs du sommeil; car le Sénéchal doit préparer pour le lendemain un banquet, par lequel il veut illustrer à tout jamais la maison des Soplica, un banquet digne des hôtes, chers aux cœurs polonais, et qui réponde à la grande solennité du jour, à la fois fête d'église et fête de famille. Le lendemain devaient se célébrer les fiançailles de trois couples. Et le général Dombrowski avait déclaré, le soir, qu'il voulait avoir un dîner polonais.

Malgré l'heure tardive, le Sénéchal avait rassemblé à la hâte les cuisiniers du voisinage. Ils étaient cinq, sous ses ordres, lui seul les dirigeait. Comme chef, il avait mis un tablier blanc, un bonnet, et retroussé ses manches jusqu'aux coudes. Il tenait en main son chasse-mouches et poursuivait les insectes qui se jetaient avidement sur les sucreries. De l'autre main il chaussait ses lunettes bien essuyées, prenait un livre qu'il tenait sous son bras, l'ouvrait le feuilletait.

Ce livre avait pour titre *Le Parfait Cuisinier*. Tous les raffinements des tables polonaises y étaient exactement décrits. Ce fut d'après ses recettes que le comte de Tenczyn donna, en Italie, ces festins qui faisaient l'admiration du pape Urbain VIII; c'était le même livre dont se servit plus tard Charles Radziwill, surnommé *Mon-bon-ami*, quand il reçut à Nieswiez le roi Stanislas, et lui offrit le banquet fameux dont la gloire vit encore en Lithuanie dans les traditions populaires.

Tout ce que le Sénéchal, après avoir lu, conçoit et ordonne, les habiles cuisiniers l'exécutent à l'instant. Le travail bout; cinquante couteaux sonnent sur les tables; des marmitons, noirs

comme des diabolins, se démènent. Les uns portent du bois, les autres des brocs de lait et de vin qu'ils versent dans les chaudières, les poêlons, les casseroles. La fumée gonfle. Deux marmitons sont assis près du feu et le soufflent. Le Sénéchal, afin de l'activer, a fait répandre sur les bûches du beurre fondu, — luxe permis dans une maison riche. Les marmitons entassent des fagots de branches sèches. D'autres mettent à la broche d'énormes quartiers de bœuf, de chevreuil, des filets de sanglier et de cerf; d'autres plument des monceaux de volaille; les nuages de duvet s'envolent; coqs de bruyère, coqs de bois et poules se dénudent. Mais il y avait peu de poules. Depuis l'expédition du sanguinaire Nigaud de Dobryzn contre le poulailler, l'élevage de Sophie était anéanti, il en restait à peine pour graine, et la volaille, jadis fameuse, de Soplicowo n'avait pas eu le temps de redevenir florissante. Du reste, il y avait profusion d'autres viandes. On avait tout ramassé dans la maison et les boucheries, dans les bois, chez les voisins, de près comme de loin. Il n'y manquait, suivant le dicton, « que du lait d'oiseau ». Les deux choses que recherche pour ses festins un seigneur magnifique se trouvaient réunies à Soplicowo : la quantité et la qualité.

* * *

Déjà se levait le jour solennel de Notre-Dame-des-Fleurs. Le temps était exquis, l'heure matinale, le ciel pur étendu autour de la terre pendait au-dessus comme une mer calme et bombait comme une voûte. Quelques étoiles brillaient au fond, pareilles à des perles au milieu des flots. De côté, un petit nuage blanc, solitaire, voltigeait, baignant dans l'azur ses plumes, semblait les aux ailes fuyantes d'un ange gardien, qui, retenu la nuit par les prières des hommes, s'est mis en retard et se hâte de revenir parmi ses frères du paradis.

Déjà les dernières perles des étoiles s'étaient obscurcies, éteintes, au fond des cieux. Le front du firmament pâlisait. Sa tempe droite était encore posée sur un oreiller d'ombre; la gauche rougissait de plus en plus. Enfin, l'horizon, comme une large paupière, s'écarta, et au milieu on vit le blanc d'un œil, on vit l'iris, la prunelle. Un rayon jaillit. Sa courbe étincelante parcourut la rondeur du ciel et vint planter comme un trait d'or au milieu du nuage blanc. A ce coup, à ce signal du jour, une gerbe de flammes s'envola, des milliers de fusées se croisèrent d'un bout à l'autre du monde, et l'œil du soleil parut. Encore un peu somnolent, il clignotait, faisait vibrer les rayons tremblotants de ses cils, où resplendissaient à la fois les sept couleurs. Le saphir fondait dans le sang du rubis, puis jaunissait comme la topaze. Puis, ce fut l'éblouissement du cristal translucide, la splendeur du diamant, enfin, l'ardeur du feu. De même qu'une lune gigantesque, de même qu'une étoile scintillante : ainsi, dans le ciel infini, s'avancait l'astre solitaire.

Ce jour-là, le commun peuple de Lithuanie s'était rassemblé, de tous les coins de la région, avant le lever du jour, autour de la chapelle, comme attendant l'annonce d'un miracle nouveau. Cette affluence provenait en partie de la piété des bonnes gens, et en partie de leur curiosité. Car ce jour-là devaient assister à l'office de Soplicowo les généraux, chefs fameux de nos légions, dont le peuple savait les noms, qu'il révérait comme des patrons, et dont toutes les randonnées, les campagnes et les batailles étaient l'évangile national des Lithuaniens.

Déjà quelques officiers sont arrivés avec une foule de soldats. Le peuple les entoure, regarde, en croit à peine ses yeux, de voir ces compatriotes vêtus de l'uniforme, en armes, libres et parlant la langue polonaise.

La messe commence. Le sanctuaire est trop exigü pour contenir toute l'assistance; elle s'agenouille dans l'herbe, les regards fixés sur la porte de la chapelle, têtes nues. Ces chevelures lithuaniennes, blondes ou fauves, évoquent un champ doré de seigle mûr. Ça et

là s'épanouit une tête de jeune fille, parée de fleurs fraîches ou de plumes de paon; et les rubans entrelacés, et les ornements des tresses semblent, parmi les têtes d'hommes, des bluets ou des nielles au milieu des blés. La foule multicolore, agenouillée, couvre le champ, et au son de la clochette toutes les têtes s'inclinent, comme au souffle du vent les épis sur les guérets.

C'est ce jour-là que les paysannes apportent à l'autel de la Mère du Sauveur les prémices du printemps, des gerbes de verdure fraîche. Tout est décoré de bouquets et de guirlandes, l'autel, le clocher et les porches. Parfois la brise matinale, soufflant de l'Est, arrache les guirlandes et les jette sur les fidèles agenouillés, en dispersant le parfum des fleurs, comme celui d'une encensoir.

Quand la messe et le sermon furent terminés à la chapelle, le Président, qui présidait toute l'assemblée, sortit. Il avait été choisi récemment d'un commun accord, par les États du district, comme maréchal de la confédération. Il portait l'uniforme du palatinat : un justaucorps à broderies dorées, un surtout de gros-de-Tours, à franges, et une ceinture tissée d'or, où pendait un sabre à poignée de chagrin. A son cou brillait une grosse agrafe en diamant. Sa toque blanche était surmontée d'un panache touffu, de plumes précieuses, d'aigrettes de hérons blancs, — ce n'est qu'aux fêtes que se porte un panache aussi riche, dont chaque plume coûte un ducat. Ainsi vêtu, il gravit la colline, en face de l'église. Les villageois et les soldats firent cercle à l'entour. Il dit :

— Frères, le prêtre, du haut de la chaire, a publié que l'Empereur et Roi, après avoir rendu la liberté aux pays de la Couronne, la rend maintenant au Duché de Lithuanie et à la Pologne entière. Vous avez entendu les ordonnances du gouvernement et la convocation de la grande diète. Je n'ai que quelques mots à dire à la commune, sur une affaire qui concerne la famille des Soplica, seigneurs de ces terres.

» Toute la contrée se rappelle ce qu'a fait ici feu Monsieur Hyacinthe Soplica. Mais puisque tout le monde connaît ses fautes, il est temps de proclamer aussi publiquement ses mérites. Nous avons, présents parmi nous, les généraux de nos armées, de qui je tiens tout ce que je vais vous dire. Hyacinthe n'est pas mort à Rome, comme le bruit en a couru. Il a changé de vie, d'état et de nom; toutes ses fautes envers Dieu et la patrie, il les a réparées par une vie sainte et des actions éclatantes.

» C'est lui qui, devant Hohenlinden, quand le général Richepanse, à demi vaincu, se préparait à battre en retraite, ignorant que Kniaziewicz arrivait à son secours, c'est lui, Hyacinthe, alors nommé Robak, qui, à travers le fer et le feu, vint apporter à Richepanse des lettres de Kniaziewicz, annonçant que les nôtres prenaient l'ennemi à dos. Plus tard, en Espagne, quand nos lanciers emportèrent la crête fortifiée de Somo-Sierra, il fut blessé deux fois aux côtés de Koziatulski. Ensuite, porteur d'ordres confidentiels, il parcourut différentes régions, afin de sonder l'esprit public, de former et d'organiser des sociétés secrètes. Enfin, à Soplicowo, son lieu natal, en préparant l'insurrection, il succomba au cours d'une incursion judiciaire. La nouvelle de sa mort parvint à Varsovie, au moment même où Sa Majesté l'Empereur daignait lui conférer pour ses actions héroïques d'autrefois les insignes de chevalier de la Légion d'honneur.

» Prenant donc tous ces faits en considération, moi, représentant des autorités du palatinat, je vous notifie en vertu de mes pouvoirs : que, par ses fidèles services et par la grâce de l'Empereur, Hyacinthe Soplica a effacé sa tache d'infamie, qu'il recouvre l'honneur et prend de nouveau rang parmi les patriotes intègres. En conséquence, quiconque oserait reprocher à la famille du défunt Hyacinthe la faute ancienne, désormais effacée, encourrait, du fait de ce délit, la peine *gravis notae maculae*; selon la teneur du Statut qui frappe tout gentilhomme, d'ancienne ou de récente

noblesse, diffamant un concitoyen. Et comme nous sommes aujourd'hui tous égaux, cet article 3 s'applique également aux bourgeois et aux paysans. Ce décret du Maréchal sera inscrit par Monsieur le Greffier dans les actes de la Généralité et publié par huissier.

» Quant à la croix de la Légion d'honneur, le fait qu'elle est arrivée trop tard n'enlève rien à la gloire du défunt. Si elle n'a pu servir de décoration à Hyacinthe, qu'elle nous rappelle son souvenir. Je la suspends à sa tombe. Elle y restera trois jours. Après quoi, on la déposera dans la chapelle, comme ex-voto à la Mère de Dieu. »

Ayant ainsi parlé, il tira les insignes de leur écrin et suspendit à l'humble croix de la tombe, par le ruban rouge, noué en cocarde, la croix blanche, étoilée, à la couronne d'or. Au soleil, les rayons de l'étoile brillaient comme le dernier reflet de la gloire terrestre d'Hyacinthe. Pendant que le peuple à genoux récitait l'*Ange du Seigneur*, implorant l'éternel repos pour l'âme pécheresse, le Juge, parcourant les rangs des visiteurs et de l'assistance paysanne, invitait tout le monde à Soplicowo, au banquet.

Or, sur un banc de gazon, devant le manoir, deux vieillards étaient assis, ayant à leurs pieds deux grands pots d'hydromel. Ils regardaient le verger, où, parmi les moutons de pavot multicolore, se tenait un lancier, pareil à un tournesol. Son shako brillant était orné d'une plaque d'or et de plumes de coq. Près de lui, une jeune fille en robe verte, comme le romarin, levait vers les yeux du jeune homme ses yeux bleus de pervenche. Plus loin, des demoiselles cueillaient des fleurs dans le jardin, en détournant après la tête, de peur de gêner l'entretien des amants.

Les vieux buvaient leur hydromel, se passaient tour à tour la tabatière d'écorce et bavardaient :

— Oui, oui, mon cher Protais, disait le porte-clefs Gervais.

— Oui, oui, mon cher Gervais, répondait l'huissier Protais.

— Oui, certes, oui..., répétaient-ils ensemble, à plusieurs reprises, hochant la tête en mesure.

Enfin l'huissier proféra :

— Que notre procès se termine d'étrange façon, je ne le nie pas. Cependant, il y a des exemples. Je me rappelle des procès où s'étaient commis de pires excès que chez nous, et où l'acte de mariage a tout arrangé. Ainsi Lopot s'est concilié avec les Borzobohaty, les Krepstul avec les Kupsc, Putrament avec Piktorna, les Odyniec avec Markiewicz, les Kwilecki avec Turno. Que dis-je ! Les Polonais ont eu avec la Lithuanie des démêlés plus graves que ceux de Soplica et des Horeszko, mais dès que la reine Hedwige eut entendu raison, toute l'intrigue s'est débrouillée sans juge. Il est bon que les parties aient des filles ou des veuves à marier, le compromis ne se fait pas attendre. Les plus longs procès d'ordinaire sont ceux qu'on a avec le clergé catholique ou avec sa proche parenté, car alors on ne peut conclure l'affaire par un mariage. De là vient que Polonais et Russes n'en finissent pas de se quereller, parce qu'ils descendent de deux frères. De là vient que tant de procès entre les Lithuaniens et les chevaliers teutoniques ont traîné en longueur, jusqu'à ce que Jagellon les eût gagnés. De là vient enfin que la fameuse cause des Rymsza et des Dominicains resta si longtemps pendante devant le tribunal, jusqu'à ce que l'emportât enfin le syndic du couvent, le P. Dymza. D'où le proverbe : « Le bon Dieu est plus puissant que Monsieur Rymsza. » Et j'ajouterai : « L'hydromel vaut mieux que le canif. »

Ce disant, il porta la santé du porte-clefs :

— C'est vrai, c'est vrai, repartit Gervais tout ému. Les destinées de notre Couronne et de notre Lithuanie sont bizarres. Ne dirait-on pas deux conjoints ? Dieu les unit, le diable les divise. Dieu dit blanc, le diable dit noir. Ah ! Protais, mon frère ! Se peut-il que nos yeux voient cela ? Que les gens de la Couronne reviennent

nous voir ? J'ai servi avec eux, voilà des années, je me souviens c'étaient de vaillants confédérés. Si feu mon maître, le Panetier, avait vécu jusqu'à ce moment !... O Hyacinthe ! O Hyacinthe ! Mais à quoi bon larmoyer ? Puisqu'aujourd'hui la Lithuanie se réunit à la Couronne, par le fait, tout est réconcilié, oublié.

— Le plus étonnant, reprit Protais, est que, au sujet de cette Zosia, dont notre Thadée demande aujourd'hui la main, nous avons eu, voilà un an, un présage, comme un signe du ciel.

— Il faut l'appeler Mademoiselle Sophie, interrompit le porte-clefs, elle est grande, ce n'est plus une gamine. Et de plus, elle est du sang de dignitaire, c'est la petite-fille du Panetier.

— Or donc, c'était un présage de son sort, continua Protais. Je l'ai vu de mes propres yeux. Il y a un an, pour cette fête, les domestiques étaient assis à cette même place. Nous buvions de l'hydromel, quand tout à coup deux moineaux qui se battaient tombèrent du toit. Deux vieux mâles. L'un, un peu plus jeune, avait la gorge grise, l'autre noire. Ils continuèrent à se battre dans la cour, à se culbuter, au point de rouler dans la poussière. Nous regardions. Nos gens chuchotaient que le noir devait être Horeszko, et l'autre Soplica. Chaque fois que le gris avait le dessus, ils criaient : « Vive Soplica ! Fi ! Horeszko, le lâche ! » Mais quand il tombait : « Hardi, Soplica ! Ne cède pas au magnat, ce serait honteux pour un gentilhomme ! » Et ainsi nous attendions en riant l'issue de la joute. Alors la petite Sophie, prise de pitié pour ces bêtes, accourt et pose sa menotte sur les deux champions. Ils continuaient encore à se battre dans le creux de sa main ; leurs plumes volaient, tel était l'acharnement de cette minuscule engeance. Les bonnes femmes, en regardant Sophie, disaient tout bas qu'il était sûrement dans la destinée de cette fille de réconcilier deux familles, divisées depuis longtemps. Et je vois que leur *omen* s'est accompli aujourd'hui. Il est vrai, que l'on pensait alors au Comte, non point à Thadée.

A quoi le porte-clefs répliqua :

— Il y a d'étranges affaires en ce monde ; qui pourrait les pénétrer toutes ? Je vous raconterai aussi une chose, non point aussi merveilleuse, pourtant difficile à concevoir. Vous savez que jadis j'aurais voulu pouvoir noyer dans une cuillerée d'eau toute la race des Soplica, mais Thadée, ce mioche, dès son bas âge, m'avait inspiré une tendresse inouïe. Je remarquais que lorsqu'il se prenait aux cheveux avec les autres garnements, il les rossait toujours. Chaque fois qu'il venait au château, je l'engageais à des entreprises difficiles. Tout lui réussissait : dénicher les pigeons de la tour, arracher le gui des chênes, ou prendre un nid de corneille sur le plus haut sapin, il savait tout. Je me disais : Ce garçon est né sous une heureuse étoile, quel dommage que ce soit un Soplica ! Qui eût deviné que je le saluerais comme le maître de ce château, l'époux de Mademoiselle Sophie, mon illustre dame !

Ils se turent et se remirent à boire, tout pensifs. On n'entendait plus, de temps à autre, que de courtes exclamations : « Oui, oui, Monsieur Gervais... » — « Oui, oui, Monsieur Protais... »

Le banc touchant à la cuisine dont les fenêtres étaient ouvertes, et d'où s'échappait comme une fumée d'incendie. Soudain, parmi ces tourbillons, semblable à une blanche colombe, on vit paraître un bonnet de chef cuisinier. Par la fenêtre de la cuisine, le Sénéchal tendant la tête au-dessus des deux vieillards, écoutait leurs discours en silence. Enfin, il leur passa une soucoupe de biscuits, en leur disant :

— Arrosez cela de votre hydromel. Moi, je vous conterai aussi l'histoire curieuse d'une dispute qui devait se terminer par un combat sanglant, lorsque Rejtan, chassant au fond des bois de Naliboki, joua un tour au prince de Nassau. Ce tour faillit lui coûter la vie. C'est moi qui réconciliai ces messieurs, et je vais vous dire comment...

Mais le récit du Sénéchal fut interrompu par les cuisiniers, qui demandaient de quelle façon ils devaient mettre la table.

Le Sénéchal s'éloigna, et les vieux, ayant avalé un coup d'hydromel, tournèrent leurs yeux rêveurs vers le fond du jardin, où le beau lancier conversait avec la demoiselle. Le lancier lui tenait la main de sa main gauche, — car il portait la droite en échaper, on voyait qu'il était blessé, — et lui adressait ces paroles :

— Sophie, vous devez me le dire à tout prix. Avant que nous n'échangions nos alliances, je dois le savoir. Qu'importe que, l'hiver dernier, vous ayez été prête à me donner votre parole? Je ne l'ai pas acceptée alors. Que m'importait un consentement forcé? J'étais depuis trop peu de temps à Soplicowo et n'avais pas assez de vanité pour m'imaginer qu'un seul de mes regards eût éveillé de l'amour en vous. Je ne suis pas un fat; c'est par mon propre mérite que j'ai voulu gagner vos égards, au risque d'attendre longtemps. Maintenant vous êtes assez bonne pour renouveler votre promesse. Qu'est-ce qui me vaut pareille faveur? Peut-être m'accepterez-vous, Sophie, moins par attachement que pour obéir à votre oncle et à votre tante. Mais le mariage, Sophie, est chose de grande importance. Prenez conseil de votre propre cœur, ne tenez compte ici d'aucune autorité; ni des injonctions d'un oncle, ni des instances d'une tante. Si vous ne sentez pour moi que de la bienveillance, nous pouvons remettre à un autre temps ces fiançailles. Je ne veux pas enchaîner votre volonté. Nous attendrons, Sophie. Rien ne nous presse, d'autant qu'hier soir j'ai reçu l'ordre de rester en Lithuanie comme instructeur, près du régiment cantonné ici, jusqu'à ce que je sois guéri de mes blessures. Qu'en dites-vous, ma chère Sophie?

Elle releva la tête, et, le regardant timidement dans les yeux, répondit :

— Je ne me souviens plus bien de ce qui s'est passé autrefois. Je sais que tout le monde me disait que je devais vous épouser. Moi, je me soumetts toujours à la volonté du ciel et à celle des grandes personnes.

Puis, baissant les yeux, elle ajouta :

— Avant votre départ, si vous vous en souvenez, Monsieur, quand le Père Robak est mort, pendant cette nuit d'orage, j'ai vu que vous étiez bien triste de nous laisser, que vous aviez les larmes aux yeux. Ces larmes, je vous le dirai franchement, sont tombées sur mon cœur. Depuis lors, je crois que vous m'aimez. Chaque fois que je priais pour votre réussite, vous étiez devant mes yeux, avec ces grosses larmes brillantes. Ensuite, la femme du Président est partie pour Wilno; elle m'a emmenée avec elle pour l'hiver, mais le temps me durait de Soplicowo et de cette petite chambre, où vous m'avez rencontrée, un soir, d'abord, près de mon guéridon, et où vous m'avez dit adieu. Je ne sais comment votre souvenir, comme une graine semée en automne, a pris racine, pendant tout l'hiver dans mon cœur. Je vous le certifie, je soupirais sans cesse après cette petite chambre; quelque chose me disait que je vous y retrouverais, et c'est ce qui est arrivé. Ayant cela en tête, j'avais souvent aussi votre nom sur les lèvres... C'était à Wilno, pendant le carnaval. Mes compagnes disaient que j'étais amoureuse. Il est de fait que si j'aime, ce doit être vous.

Thadée, ravi d'un tel témoignage d'amour, la prit sous le bras, la serra contre lui, et ils quittèrent le jardin pour se rendre dans une chambre de dame, la pièce même que Thadée avait occupée dix ans auparavant.

Le notaire s'y trouvait alors, tiré à quatre épingles et occupé à servir la dame qu'il allait épouser; il s'empressait autour d'elle, lui présentait bagues et colliers, pommades et flacons, poudres et mouches. Tout joyeux, il jetait des regards de triomphe sur la fiancée qui achevait sa toilette. Elle était assise devant le miroir, conseiller des grâces. Ses femmes de chambre, les unes le fer

à friser en main, réchauffaient les boucles refroidies de sa coiffure; les autres, à genoux, travaillaient aux falbalas de sa robe.

Au moment où le notaire prodiguait ces galants soins, un marmiton frappa à la fenêtre. On venait d'apercevoir un lièvre! Il était sorti de l'oseraie, avait traversé la prairie et sauté dans le jardin, au milieu des légumes qui commençaient à pousser. C'est là qu'il s'était blotti. Rien de plus facile que de le déloger et de le prendre, en postant les lévriers sur sa voie.

L'assesseur accourt, tirant le Faucon par son collier. Le notaire le suit en hâte et appelle son Ecourté. Le Sénéchal les poste tous deux, avec leurs chiens, près de la clôture, et lui-même tenant son chasse-mouches, se jette dans le jardin. En trépignant, sifflant claquant, il épouvante l'animal. Les chasseurs, retenant leurs chiens par le collier, montrent du doigt la place où il va détalier et claquent doucement de la langue. Les chiens, l'oreille tendue, le nez au vent, tremblent d'impatience, pareils à deux flèches posées sur une même corde. Soudain, le Sénéchal crie : « Taïaut! » Le lièvre bondit à travers la haie dans la prairie, les lévriers le suivent, et bientôt, sans un détour, tous deux ensemble, des deux côtés, en un instant, comme les deux ailes d'un rapace, tombent sur lui, et lui plongent dans le râble leurs dents, comme des serres d'oiseau. Le lièvre ne pousse qu'un seul cri, d'enfant nouveau-né, plaintif. Les chasseurs accourent. Il est déjà sans vie, et les lévriers lui arrachent sous le ventre des touffes de poil blanc.

Les chasseurs caressaient leurs chiens; le Sénéchal, pendant ce temps, tira le couteau de chasse qui pendait à sa ceinture, coupa les pattes du lièvre et dit :

— Aujourd'hui les chiens recevront égale curée, car ils se sont acquis une gloire égale. Adresse et travail, tout est égal entre eux. Le palais est digne de Pac, Pac est digne de son palais. Les chasseurs sont dignes des chiens, les chiens sont dignes des chasseurs. Voici qu'est terminée cette querelle acharnée qui n'en finissait plus. Moi, que vous avez choisi pour arbitre, je prononce enfin mon arrêt : Vous avez gagné, tous les deux! Je rends à chacun son enjeu, qu'il le garde. Signez l'accord.

Sur l'invitation du vieillard, ils tournèrent l'un vers l'autre leurs visages épanouis, et mêlèrent leurs mains si longtemps séparées.

Après quoi, le notaire dit :

— J'avais parié jadis un cheval et son harnachement. J'avais fait inscrire aussi dans les actes officiels que j'offrirais ma bague à l'arbitre, pour prix de ses peines. Un gage déposé ne peut revenir. Gardez la bague, en souvenir, Monsieur le Sénéchal, et faites-y graver, ou bien votre nom, ou si vous le préférez, les armes des Hreczecha. La pierre est une belle cornaline, l'or est à onze carats. Le cheval, les lanciers l'ont pris maintenant pour la remonte; le harnais m'est resté. Tout connaisseur l'admire; il est commode, solide et beau comme un bijou. L'arçon est étroit, à la mode turque et cosaque, le pommeau à l'avant, incrusté de pierreries, le coussin du siège tendu de robe-ronde. Quand vous sautez en selle, vous vous trouvez sur ce duvet moelleux, aussi commodément installé que dans un lit. Quand vous prenez le galop (ici, le notaire Bolesta, qui, on le sait, aimait beaucoup les gestes, écarta les jambes comme s'il sautait à cheval, puis se balançait lentement, en faisant mine de galoper), quand vous prenez le galop, la schabraque étincelle comme si l'or ruisselait de votre monture, car les courroies en sont richement lamées, et les larges étriers sont de vermeil. Sur la gourmette et les brides scintillent des boutons de nacre. Au poitrail pend une lune en forme de « Leliwa » héraldique, c'est-à-dire un croissant de nouvelle lune. Tout ce harnais magnifique a été conquis, dit-on, à la bataille de Podhajce, sur un noble Turc de haute marque. Acceptez-le, mon assesseur, comme un gage de mon estime.

A quoi l'assesseur, ravi du cadeau, répliqua :

— Moi, j'avais mis en enjeu les deux superbes colliers de chien, dont le prince Sanguszko m'avait jadis fait présent. Ils sont en chagrin incrusté et orné de pointes d'or. La laisse est en soie et d'un travail aussi précieux que la pierre qui y brille. Je voulais conserver cet attirail en héritage pour mes enfants; des enfants, je suis sûr d'en avoir, vous savez que je me marie aujourd'hui. Mais, je vous en prie humblement, Monsieur le Notaire, ayez la bonté de l'accepter, en échange de votre somptueux harnais, ainsi qu'en mémoire du conflit qui s'est prolongé tant d'années et se termine enfin honorablement pour nous deux. Que l'union fleurisse entre nous!

Ils revinrent donc au logis, pour annoncer à table la fin de la querelle entre l'Écourté et le Faucon.

Le bruit courait que le Sénéchal avait élevé ce lièvre à la maison et l'avait lâché secrètement dans le jardin, afin de raccommo-der les chasseurs grâce à une conquête facile. Le bon vieux avait joué son tour avec tant de mystère que tout Soplicowo s'y était laissé prendre. Un marmiton, quelques années plus tard, en laissa échapper un mot, dans le dessein de brouiller de nouveau l'assesseur et le notaire. Mais ce fut en vain qu'il chercha à calomnier les lévriers. Le Sénéchal nia et personne n'ajouta foi au marmiton.

Déjà les hôtes, rassemblés dans la grande salle du château, attendant le dîner, causaient autour de la table, quand le Juge fit son entrée, en costume du palatinat, conduisant M. Thadée et Sophie. Thadée, portant la main gauche à son front, adressa à ses chefs un salut militaire. Sophie, les yeux baissés, rougissante, fit aux invités une révérence, — la belle révérence que lui avait apprise Téléimène. Elle portait sur la tête une couronne de fiancée, et par ailleurs, la même toilette que le matin, à la chapelle, en offrant une gerbe printanière à la Mère de Dieu. Elle en avait cueilli une autre pour les hôtes, et distribuait d'une main les fleurs et la verdure, tout en ajustant de l'autre la petite faucille brillante qu'elle portait dans ses cheveux. Les officiers recevaient les bouquets, lui baisaient la main, et elle continuait à la ronde ses révérences, tout enflammée de rougeur.

Alors le général Kniaziewicz, la prenant par les épaules, déposa sur son front un baiser paternel, l'enleva dans ses bras et la planta sur une table. Tous battirent des mains et crièrent « Bravo! » enchantés de la grâce et du maintien de la jeune fille, mais surtout de son costume lithuanien, villageois. Car ses routiers de guerre qui, dans leur vie errante, avaient battu tant de pays étrangers, trouvaient un charme indicible à ce costume national qui leur rappelait leurs jeunes années et leurs anciennes amours. Attendris presque jusqu'aux larmes, ils se pressent autour de la table et regardent avec curiosité. Les uns demandent à Sophie de relever un peu le front et de montrer ses yeux; les autres, de vouloir bien se retourner. Et la jeune fille, tout intimidée, fait demi-tour, mais se voile les yeux. Thadée la contemple, en se frottant les mains de contentement.

Quelqu'un avait-il conseillé à Sophie de paraître ainsi vêtue, ou avait-elle deviné d'instinct (car une jeune fille le devine toujours d'instinct) ce qui lui allait le mieux? Toujours est-il que, pour la première fois de sa vie, ce matin-là, son obstination avait bravé les gronderies de Téléimène. Elle avait refusé la toilette à la mode et obtenu, à force de larmes, qu'on la laissât ainsi, dans cette mise paysanne.

Elle portait une longue jupe blanche, une robe ouverte en camelot vert, bordée de rose. Le corsage était également vert, lacé avec des rubans roses, depuis la ceinture jusqu'au cou. La gorge se cachait dessous, comme un bouton de fleur sous une feuille. Les manches blanches de la chemise, découvertes depuis les épaules, semblables aux ailes de papillon qui se gonflent pour s'envoler, étaient plissées au poignet et retenues par une faveur. La chemise même était serrée autour du cou par un ruban et la collerette rete-

nue par une ganse rose. Les boucles d'oreille, artistement taillées dans des noyaux de cerise, chef-d'œuvre dont s'enorgueillissait le Nigaud de Dobrzyn, représentaient deux petits cœurs avec une flèche et une flamme, et lui avaient été données, quand le Nigaud la courtisait. Sur la collerette pendaient deux colliers d'ambre. Une couronne de romarin vert ceignait les tempes. Sophie avait rejeté en arrière ses tresses enrubannées et posé sur son front, à la mode des moissonneuses, une faucille recourbée, encore humide et luisante des herbes qu'elle avait coupées, et qui rappelait le croissant de lune au front de Diane.

Tous s'extasiaient, tous applaudissent. L'un des officiers tire un portefeuille de sa poche, en déplie les papiers, taille un crayon, le mouille à ses lèvres, regarde Sophie et se met à dessiner. A peine le Juge a-t-il aperçu le papier et le crayon qu'il reconnaît le dessinateur, bien que l'uniforme de colonel l'ait notablement changé: riches épaulettes, vraie mine de uhlan, moustache cirée de noir, barbiche à l'espagnole. Néanmoins le Juge le reconnut:

— Comment vous portez-vous, noble Comte? Eh quoi! Vous portez dans votre giberne votre attirail de peintre en voyage?

C'était en effet le jeune comte. Soldat de fraîche date, mais comme il possédait de grands revenus, qu'il avait monté à ses frais tout un régiment de cavalerie et s'était distingué dès la première bataille, l'empereur venait, ce jour même, de le nommer colonel. Le Juge, en le saluant, le félicitait donc de son grade. Mais le comte, sans l'écouter, s'appliquait à son croquis.

Pendant le second couple de fiancés entra; l'assesseur, fidèle serviteur jadis du tsar, maintenant de Napoléon, avait été nommé commandant d'un détachement de gendarmerie, et bien qu'il fût à peine depuis vingt-quatre heures en fonction, il avait déjà endossé l'uniforme bleu avec les revers à la mode polonaise, traînait un sabre recourbé et faisait sonner ses éperons. Près de lui marchait d'un pas grave sa fiancée, splendidement parée, Thècle Hreczecha. Car l'assesseur, depuis longtemps, avait lâché Téléimène et, pour mortifier plus vivement la coquette, porté l'ardeur de sa flamme sur la fille du Sénéchal. La demoiselle n'était plus très jeune, elle avait près d'un demi-siècle, mais bonne ménagère, personne d'esprit rassis, et solidement dotée, car en plus du village hérité de ses parents, une somme donnée, par le Juge, accroissait son patrimoine.

C'est en vain que le temps s'écoule à attendre le troisième couple. Le Juge, impatienté, envoie les gens de service. Ils reviennent, ils rapportent que le troisième fiancé, M. le notaire, en chassant le lièvre, a perdu son anneau de mariage, et le cherche dans la prairie. Pour la future du notaire, elle est encore à sa toilette. Malgré tout son empressement et l'aide de ses femmes de chambre, elle n'a pu en aucune façon parvenir à s'habiller; à peine sera-t-elle prête pour quatre heures.

ADAM MICKIEWICZ.

(Traduit du polonais par Paul CAZIN.)

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Un nouvel Évêque à Malines

La nouvelle inattendue de l'élévation du jeune chanoine Étienne Carton de Wiart, professeur au Séminaire de Malines, à la dignité d'Évêque de Taio, *Auxiliaire de Malines*, a provoqué dans tout le diocèse une joyeuse surprise. Ce fut le premier mouvement; le second fut d'applaudir chaleureusement à ce choix si parfaitement justifié par un mérite éclatant qui n'a pas attendu le nombre des années. Et la jeunesse, d'ailleurs le défaut dont on se corrige chaque jour, n'est-elle pas requise en ce cas pour supporter, dans ce vaste et populeux diocèse, les charges d'Évêque auxiliaire que l'état persistant de faiblesse de S. Exc. le vénérable Mgr Legraive faisait peser sur les épaules d'un seul, avec le Vicariat général, S. Exc. Mgr Van Cauwenberg?

Le nouvel élu appartient à Bruxelles par sa naissance survenue le 27 septembre 1898, et n'est-il pas séant que la capitale, si fertile en vocations ecclésiastiques, puisse s'honorer à son tour d'une promotion épiscopale?

Fils de M. Albert Carton de Wiart-Brifaut, Étienne est un des nombreux rejetons de cette belle lignée qui, originaire de la *Terre des Débats*, entre Ath et Lessines, sur les bords de la Dendre, vint en 1700, s'établir à Bruxelles, par le mariage d'un des siens avec une Van der Noot. On a gardé souvenir de l'aïeul bruxellois Alexandre qui, en sa qualité de commandant de la première compagnie de la Garde, prit part au mouvement insurrectionnel de 1830. De sa nombreuse postérité, rappelons seulement la branche de son fils Riego, de laquelle sont issus le comte Henri, le baron Edmond et Mgr Maurice, passé à l'Église d'Angleterre; la branche de son fils Hassau, qui fut consul général aux Indes néerlandaises, d'où est issu M. Albert, — frère de M. l'abbé Max, curé de la Cambre, — qui épousa M^{lle} Brifaut, la sœur de M. Valentin Brifaut, — de laquelle union est né Étienne Carton de Wiart, le nouvel évêque. A chaque étage de la maison des Carton se rencontre donc un prêtre.

* * *

Celui qui nous occupe manifesta dès son enfance des dispositions de piété intense et de studieuse activité et il fallut même à ce caractère d'un repliement précoce le climat du séminaire pour lui permettre de s'épanouir à l'aise. Sa vocation en sortit naturellement, pour ainsi dire, comme la fleur de sa tige.

Au Collège Saint-Michel, sous la direction éclairée des Pères Jésuites, le jeune étudiant fit de fortes humanités et acquit cette culture générale qui décide de l'avenir ineluctable. Au Petit Séminaire de Malines, il reçut de l'excellent maître, le chanoine Henry, disciple du cardinal Mercier, une solide formation philosophique. Au Grand Séminaire, enfin, il parcourut avec un succès soutenu le cycle des trois années de théologie. Ordonné prêtre en 1921 par le cardinal Mercier, en sa chapelle privée, il fut envoyé par lui, à Rome, au Collège Angélique où, après trois années encore d'études approfondies, il fut proclamé *docteur en théologie*.

A son retour, en septembre 1923, le jeune docteur fut appelé au Séminaire comme directeur, en remplacement de Mgr Cruysbergh, et en même temps, comme professeur, succédant au chanoine Naulaert, dans la chaire qu'il n'a cessé d'occuper avec distinction, de Dogmatique générale et de Morale fondamentale.

Directeur, il entourait les séminaristes d'une sollicitude profondément sacerdotale. Professeur, il conquiert tous les suffrages par les qualités d'un enseignement lumineux et substantiel. Bruxellois bilingue, parlant les deux langues nationales avec une égale perfection, l'abbé Étienne Carton de Wiart, créé chanoine honoraire le 21 novembre 1932, a su rallier les sympathies universelles.

* * *

L'activité scientifique du maître est loin de se confiner dans l'enceinte du Séminaire, elle le déborde de toutes parts. Il est un des collaborateurs les plus assidus de la revue diocésaine : *Collectanea Mechliniensia*, où ses articles se font remarquer par leur lucidité et leur variété. Ses recensions bibliographiques y sont marquées au coin d'une rare sagacité et j'y ai notamment relevé avec le plus vif intérêt la critique des volumes parus de la *Théologie morale* du R. P. Merkelbach, l'éminent professeur à l'Angélique; il faut être de taille pour se mesurer avec une si haute intelligence.

Parmi de nombreuses contributions à des revues diverses, il faut signaler une étude, parue dans un périodique de l'A. C. J. B., sous le titre : *L'Objection de conscience* qui traite cette question brûlante, si agitée en ces derniers temps, du point de vue de la morale catholique. Elle fait pleine lumière sur ce débat, réfute tous les déclinatoires opposés à l'obligation du service militaire et adhère en conclusion au canon du Concile provincial qui reconnaît à l'État le droit de porter de justes lois militaires et impose aux citoyens le devoir de s'y soumettre en conscience. Souvent, dans les conseils de guerre, l'auditorat militaire a invoqué les considérants tirés de ce travail pour faire bonne justice des réfractaires qui se prévalent à l'occasion des prétendus principes de la morale chrétienne pour colorer leur lâcheté.

Aux Éditions de la Cité chrétienne, le chanoine Étienne Carton de Wiart a publié, sous le titre : *L'Église. Sa Nature. Sa Hiérarchie*, les leçons données par lui à l'École d'Action catholique (rue Traversière), organisée à Bruxelles, pendant le Carême 1931, par le Comité directeur de l'A. C. J. B. F.

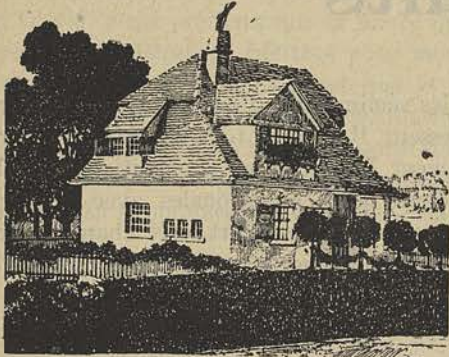
C'est le traité de *Ecclesia* ramassé, synthétisé avec une rare vigueur et une rigide précision. Rien de neuf si l'on veut et l'auteur peut s'approprier la charmante formule de saint François de Sales qu'il cite d'ailleurs lui-même : « Tout est ancien et n'y a presque rien du mien que le fil et l'aiguille, le reste ne m'a coûté que de descoudre et recoudre à ma façon ». Mais le fil est de qualité, l'aiguille ne casse pas et ces pages de vulgarisation sur la mission doctrinale et gouvernementale de l'Église envisagée dans les apôtres et les évêques, dans saint Pierre et le Pape, dans l'Église elle-même sont des modèles du genre, où abondent les formules lapidaires qui s'incrusteront dans les mémoires.

Ces mêmes qualités de netteté dans l'exposition et de relief dans les énoncés se retrouvent dans le *Tractatus de Peccatis*, l'un des volumes les plus achevés de la collection : *Theologia mechliniensis*.

On le voit : si la mitre vient prématurément couronner ce jeune front, c'est qu'il est rayonnant déjà de science et de sagesse. *Cani sunt sensus hominis*, dit l'Écriture, la sagesse ne s'aune pas à la mesure des années, elle peut tenir lieu des cheveux blancs. La pondération du jugement, le sens surnaturel, la discrétion et la modestie, la charité et le zèle orneront cette mitre d'autant de pierres précieuses.

J. SCHYRGENS.

**FIRME ESSENTIELLEMENT BELGE
ET
CATHOLIQUE**



—
SPÉCIALISTE
DES ÉDITIONS
pour
COLLÈGES —
— PENSIONNATS
ÉCOLES —
— CLINIQUES
SANATORIUMS
etc.

LA PHOTOTYPIE D'ART

10, rue Pierre V. Jacobs, 10, BRUXELLES

CARTES - VUES

— ALBUMS —

PALMARÈS

IMAGES —
RELIGIEUSES

RÉFÉRENCES

de
tout premier ordre.



RAMLOT TAILLEUR - CHEMISIER
Civil, Militaire et Colonial
Spécialiste du

VÊTEMENT ECCLESIASTIQUE

du SOUS-VÊTEMENT et de l'IMPERMÉABLE

CHEMISERIE — BONNETERIE
CHAPEAUX — CHAUSSURES

27bis, boulevard Raspail, PARIS (VII^e)

Sa « DOUILLETTE-RAGLAN » (marque déposée)

Sa « PÈLERINE-CAPUCHON », Loden Laine

RAMLOT
son
LODEN
imperméable

Nota. — Envoi franco d'échantillons et du
Catalogue général, comprenant toutes ses spé-
cialités étudiées pour MM. les Ecclésiastiques

Fabrique de Statues Religieuses

Chemins de Croix — Crèches toutes tailles — Corps de Christ, etc.

Edition — Sculpture

Décoration — Reproductions — Agrandissements — Réductions

MOULAGES D'ART

Création de Modèles pour Propagande et Publicité

Articles Religieux

Objets de Piété pour couvents

Spécialités pour Missions

M. H. Froustey

44, Avenue de l'Armée (Cinquantenaire)

BRUXELLES

Tél. 33.30.43 Reg. C. Brux. 51.752 — Exportation vers tous pays

Se recommander de la Revue pour les conditions

LOUSEMANS

**JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES**